



Enquête sociologique sur les représentations et modèles de parentalité

Pour Babilou Family



Sommaire

	Méthodologie de l'enquête	4
#1	Auto-portrait de la parentalité : l'expérience du « saut dans l'inconnu »	5
	1. Une parentalité placée sous le signe de l'inconnu	5
	2. Être parent aujourd'hui : une expérience jugée plus exigeante que par le passé	8
	3. Les premières années : des préoccupations d'abord tournées vers le care, plus que vers l'éveil	11
	4. Un développement de l'enfant scruté : le poids des normes et des logiques de comparaison	13
	5. Parents sous pression : l'influence du jugement et du regard social dans les choix éducatifs	14
#2	Cartographie des styles et modèles parentaux	18
	1. Instinct, transmission et lâcher-prise : une typologie de parents	19
	2. Montessori et parentalité positive : une adhésion raisonnée aux tendances éducatives actuelles	21
	3. Ces livres qui permettent de « mettre des mots sur les choses »	23
#3	« Parentalité influencée » à l'ère du numérique : comment les réseaux sociaux et l'IA redessinent la parentalité ?	25
	1. Les réseaux sociaux, un espace d'information et de validation	27
	2. Des parents en quête de récits authentiques et déculpabilisants : le rejet de la mise en scène parfaite	29
	3. Des réseaux sociaux à l'IA : le nouveau copilote du quotidien parental	30
	4. L'IA, vue par les parents comme un outil de régulation de l'anxiété	33
#4	La confiance au cœur du choix de la structure d'accueil	34
	1. La crèche, un modèle convoité et une institution refuge	35
	2. Le projet pédagogique : un angle mort dans les propos recueillis	37
	3. La relation aux professionnels : socle de confiance et point de bascule de l'expérience	39
#5	Conclusion	41

Méthodologie de l'enquête

Le dispositif d'enquête retenu comporte deux volets : un volet qualitatif et un volet quantitatif.

VOLET QUALITATIF

Dans le cadre du volet qualitatif, **14 parents français ont été interrogés** entre les 2 et 16 mars 2026, dont :

- **7 « primo-parents »**, c'est-à-dire des parents d'un seul enfant de moins de 3 ans.
- Et **7 « parents confirmés »**, des parents ayant plusieurs enfants, dont un de moins de trois ans.

Nous avons interviewé au total 7 hommes et 7 femmes, issus de régions et catégories socioprofessionnelles différentes. Parmi eux, 8 parents avaient recours à une crèche privée ou publique, 4 à une assistante maternelle. Parmi ces 14 personnes, figuraient aussi 4 familles recomposées, 1 famille homoparentale et 1 famille monoparentale.

VOLET QUANTITATIF

Dans le cadre du volet quantitatif, l'enquête a été menée auprès de **1 148 parents d'un enfant inscrit dans une crèche du Groupe Babilou Family** (située en Allemagne, Belgique, Colombie, France, Luxembourg, Pays-Bas, Singapour, Suisse et Etats-Unis).

Cette consultation est à l'initiative de Babilou Family. Le lien de l'enquête a été diffusé par Babilou Family via un mailing, à l'ensemble de leurs contacts. Les interviews ont été réalisées par questionnaire auto-administré en ligne du 26 mars au 20 avril 2026.

Pour permettre la comparabilité avec les enseignements qualitatifs, l'analyse porte principalement sur les réponses des **276 parents** d'un enfant inscrit dans une crèche du Groupe Babilou Family **située en France**.

Les résultats internationaux, qu'ils soient considérés dans leur ensemble ou à l'échelle de certains pays, sont présentés dans les encadrés¹.

PROFIL DES RÉPONDANTS À L'ENQUÊTE QUANTITATIVE

Le pays au sein duquel l'enfant est inscrit en crèche



¹ Point d'attention : au sein de certains pays, les résultats présentés sont à interpréter avec prudence, en raison de la faiblesse des effectifs (<100 répondants). C'est le cas notamment de la Colombie (92 répondants), des Pays-Bas (65 répondants), de la Suisse (75 répondants) et de Singapour (51 répondants).

Auto-portrait de la parentalité : l'expérience du « saut dans l'inconnu »

L'acte « d'éduquer un enfant » prête souvent à confusion dans les propos recueillis, sans doute parce que le terme « éducation » est en réalité polysémique dans la langue française. En effet, l'éducation recouvre aussi bien les actes de *care* les plus essentiels (nourrir, soigner, veiller à la sécurité d'un enfant, etc.), que les dimensions éducatives liées à une démarche de pédagogie et d'éveil.

On observe à cet égard que dans le cadre de la petite enfance, **les enjeux pédagogiques et d'éveil propres aux bébés et très jeunes enfants sont souvent relégués au second plan**, pour se focaliser sur les dimensions du *care* c'est-à-dire, le fait de « s'occuper » des besoins primaires d'un enfant durant les 1000 premiers jours de sa vie.

1. Une parentalité placée sous le signe de l'inconnu

Sans surprise, l'entrée dans la parentalité se trouve rapidement confrontée à une forme de décalage **entre certitudes initiales** – liées au cadre et aux règles que l'on imagine poser – **et la réalité du quotidien**. Pour le dire autrement, les parents arrivent bien souvent avec des intentions, des principes et une certaine idée de ce que sera leur rôle, mais **cette projection se heurte rapidement à une forme d'imprévisibilité et à l'absence de maîtrise** : la parentalité introduisant des émotions inattendues, incertitude, « bricolage », adaptation permanente et « cafouillages ».

« Déjà, je pensais contrôler un peu plus le rapport à l'enfant. De me dire, quand il est là, il faut que je fasse attention à ne pas être dans de la surprotection, à essayer de dormir quand il dort. Dans les faits, quand il dort, on le regarde. On n'arrive pas à dormir, on veut entendre sa respiration, tout ce genre de trucs-là. Et aussi dans le contrôle des émotions, ce que j'étais vachement avant d'avoir mon premier, on va dire de retenir un peu ce que je ressentais. Là, avec un enfant, ça vous prend aux tripes, que ce soit des larmes parfois de détresse ou de joie, ça sort et même parfois ça explose parce que ça nous prend aux tripes. Donc ce sont vraiment ces deux aspects où je n'étais pas du tout dans le contrôle. Un bébé il grandit à son rythme comme il veut, avec ses besoins, on apprend aussi à le connaître, il n'y a pas de notice. Donc on a beau se faire plein de plans sur la comète, le bébé il arrive avec ses besoins et c'est à nous d'y répondre. Et donc c'est plutôt sur ces aspects-là où moi ça m'a fait évoluer, puisqu'on ne contrôle plus, on s'adapte à lui. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)



L'omniprésence des discours évoquant « la perte de contrôle » exprime bien cette idée « d'effondrement » des certitudes initiales, au profit d'une posture plus humble et adaptative. Devenir parent, c'est apprendre à faire preuve d'un certain lâcher prise par rapport à ce qui avait été anticipé.

Ces discours traduisent une forme de désillusion², sans pour autant exprimer une dimension négative : il s'agit moins d'un rejet que d'un réajustement de sa parentalité.

« Je ne sais pas si j'avais un type de maman en tête. Je savais en tout cas que je voulais être plutôt dans le contrôle de la maternité, ce qui s'est révélé être un peu différent quand bébé est arrivé parce qu'en vrai on ne contrôle rien du tout. Ça pour moi, je pense que ça a été la plus grosse claque de la maternité, c'est de voir qu'on n'a pas la main. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

« On avait des théories au départ, pas de tétine, des choses comme ça. Des illusions qui volent vite en éclats. On a des principes au départ, je pense, mais qui ne tiennent pas vraiment. C'est la réalité du terrain. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)

La gestion des écrans illustre bien ce phénomène de **confrontation, entre projections initiales et réalité des pratiques**.

Les discours font en effet apparaître un rapport aux écrans à la fois lucide et ambivalent : si les parents reconnaissent pleinement la place croissante du numérique dans leur quotidien, **ils évoquent aussi la difficulté de s'en affranchir, même partiellement**.

« Pour les écrans, il faut juste cadrer, donner un temps où ils ont le droit, encadrer ce qu'ils regardent, mais ne pas les priver totalement non plus. On est dans un monde numérique de toute façon. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

Certains n'hésitent toutefois pas à réduire leur usage en présence de leurs enfants, conscients que **leur comportement sert de modèle de référence pour les plus petits**.

« Il faut savoir qu'on n'a pas de télévision, pas d'écran à la maison à part nos téléphones. On n'utilise pas d'ordinateur portable en sa présence, ce n'est pas quelque chose auquel il est habitué. Les téléphones, oui. Et il a uniquement accès à des vidéos qu'on prend nous-mêmes et qui souvent le représentent lui, ses cousins ou sa famille. Ça devient un sujet parce qu'il est extrêmement attiré par les écrans de téléphone, mais pas autant que certaines personnes pour lesquelles les écrans sont bien plus présents. Finalement, c'est assez peu, donc on n'a pas encore trop de crise là-dessus sur tout ce qui est écran. » (Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)

Tous expriment une forme de vigilance vis-à-vis des effets potentiels des écrans sur le développement de l'enfant (troubles de l'attention, impacts sur le développement cognitif ou les interactions sociales). On observe ainsi **un consensus autour d'un idéal éducatif de limitation forte**, voire d'absence d'écrans dans les premières années de vie d'un enfant, conformément aux recommandations officielles³.

« Je suis les recommandations. Les écrans, je l'ai en tête, pas d'écran avant 3 ans, après c'est un petit peu. Ensuite à partir de 6 ans, là on a le droit de les laisser tout seuls, etc. Après il y a les jeux vidéo, machin et tout ça, donc voilà, j'ai conscience de ce qu'il y a et je fais entièrement confiance. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Pour autant, les parents évoquent plusieurs situations exceptionnelles et dérogatoires pouvant légitimer le recours aux écrans par leurs enfants : **les parents expliquent alors que cet usage relève avant tout d'une logique contextuelle et contrainte**, plutôt que d'un divertissement autonome laissé à l'enfant.

² Le champ lexical de la chute et la désillusion apparaît en effet central : « claque », « illusions », « volent en éclats », « on n'a pas la main ».

³ « Pas d'écran avant trois ans ».

- Les écrans peuvent ainsi être mobilisés dans des **moments de soin** (enfant malade) **ou de contrainte, lorsque l'enfant oppose une résistance** et que la situation nécessite de capter son attention (prise de repas difficile, couper ses cheveux, etc.).

« Les écrans, la première année, on n'allumait même pas la télé quand elle était là. Aujourd'hui, il y en a un peu parce qu'il y a certaines choses qu'elle ne veut pas faire. Pendant un moment, j'étais obligée de lui couper les ongles devant un écran, ou quand elle était malade, de mettre la télé pour qu'elle mange quelque chose. En ce moment, on essaie de diminuer. » (Clémence, 33 ans, famille biparentale, 1 enfant)

- Ils interviennent également dans des **situations de fatigue ou de surcharge parentale**, comme levier d'apaisement des tensions ou de relâchement. Sans être évoqué aussi explicitement, **l'écran apparaît comme une ressource utile permettant de « tenir » temporairement.**
- **Les temps de transition et d'attente** (parents occupés, dîner entre amis, rendez-vous chez le médecin, sortie au restaurant) constituent aussi des moments ponctuels favorables au recours aux écrans.

« Je fais hyper gaffe, mais moi-même je regarde mon téléphone, etc. Pour les enfants, j'essaie de faire le maximum. Ça leur arrive par exemple de regarder, parce que des fois quand on est parent, je fais des travaux, des trucs, etc. et je suis occupé. Et pour que mon petit ne fasse pas de bêtises, je lui dis 'tu peux regarder un épisode de Spider-Man', il regarde un épisode ou deux et après c'est terminé. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

A mesure que l'enfant grandit, les parents tendent à privilégier des logiques de régulation, plutôt que d'interdiction stricte. Cette interdiction paraît d'autant plus difficile à tenir que les aînés de la fratrie ont parfois déjà accès aux écrans. Cette approche traduit une volonté de concilier les usages numériques avec un cadre éducatif jugé acceptable, sans exclure totalement les écrans de l'univers de l'enfant.

« Mon fils ne regarde pas les écrans à l'heure actuelle. Il n'est pas intéressé. Ce qui était compliqué, c'est que ma fille à 5 ans, elle a forcément un peu d'écran, donc on se retrouve là, mais limité. Je ne peux pas l'interdire à 5 ans. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

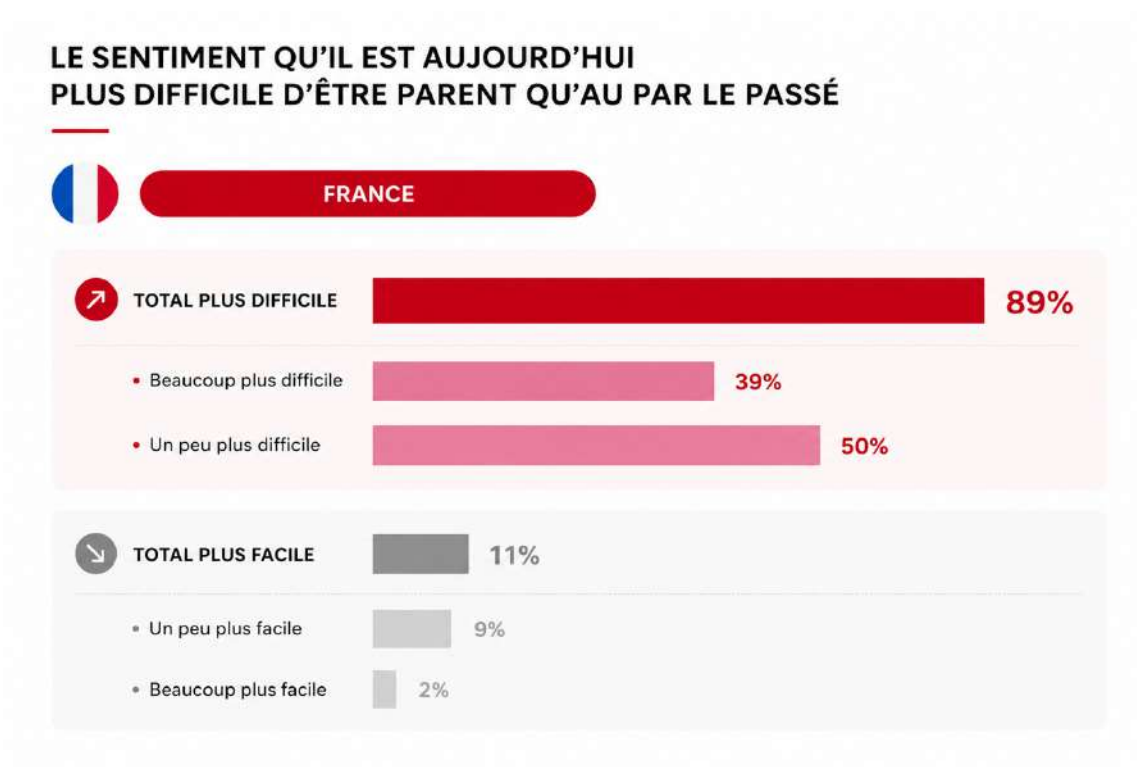
« On avait dit pas d'écran avant trois ans. Pat Patrouille, on n'a pas trop le choix... Même à la crèche, les autres enfants regardaient. Forcément, le week-end, quand il y a des amis, si on ne veut pas l'avoir dans nos jambes et qu'il nous tire parce qu'il veut quelque chose, il y a la tablette dans le fauteuil et puis il regarde un dessin animé. Alors qu'on ne voulait pas. » (Frédéric, 45 ans, famille biparentale, 1 enfant)



2. Être parent aujourd'hui : une expérience jugée plus exigeante que par le passé

Au-delà du « saut dans l'inconnu » et alors que les contenus informationnels sur le sujet de la parentalité apparaissent plus accessibles que jamais⁴, le vécu des parents interrogés s'inscrit dans **un contexte perçu comme dégradé par rapport aux générations antérieures**.

Ainsi, 9 parents sur 10 interrogés partagent **le sentiment que la parentalité est plus difficile que par le passé** (89% ; dont 39% « beaucoup plus difficile »).



En cause, le sentiment d'une **parentalité plus exigeante qu'autrefois**, et ce, à plusieurs niveaux :

- **Une sérénité entravée par des contraintes organisationnelles fortes**, autrement dit, le fait de devoir tout « mener de front ». La charge mentale et l'organisation du quotidien est, de fait, très nettement identifiée comme le premier facteur rendant la parentalité plus difficile aujourd'hui (94% de citations). Plus de 8 parents sur 10 (82%) estiment par ailleurs qu'il est plus difficile en 2026 de concilier vie professionnelle et vie familiale que par le passé.
- **Une charge mentale liée aux difficultés économiques** : qu'il s'agisse du logement, de l'emploi ou du coût de la garde (95%).
- **La projection de craintes à l'égard de l'avenir** avec l'expression d'un pessimisme au sujet du monde dans lequel les parents imaginent leur(s) enfant(s) grandir (91%).
- **L'exposition renforcée à des formes de pressions sociales et au « regard de l'autre »** en raison notamment de la multiplication des recommandations et des injonctions éducatives (90%), ainsi que de la pression des réseaux sociaux et la possibilité de se comparer à d'autres parents (75%).

⁴ 97% des interviewés déclarent qu'il est plus facile aujourd'hui que pour les générations précédentes de s'informer sur le développement de l'enfant (dont 65% « beaucoup plus facile »).

Dans ce contexte, 67% des parents estiment qu'il est aujourd'hui plus difficile de résister aux conseils non sollicités.

- **Le sentiment de perte de certains repères éducatifs par rapport au modèle de leurs aînés** via la perception d'une remise en cause permanente des pratiques éducatives traditionnelles (78%) et d'une approche plus individualiste de la famille (78%), venant porter atteinte à la légitimité ressentie en tant que parent (65% font mention d'une érosion de cette légitimité).

LA PERCEPTION DES FACTEURS QUI RENDENT LA PARENTALITÉ PLUS EXIGEANTE AUJOURD'HUI



FRANCE

Récapitulatif : « **TOTAL Oui** »



Le sentiment d'une parentalité plus difficile que celle vécue par les générations précédentes s'explique donc par l'accumulation de contraintes perçues comme nouvelles et pesant aujourd'hui sur l'exercice du rôle parental.



LE SENTIMENT D'UNE PARENTALITÉ PLUS DIFFICILE QUE PAR LE PASSÉ LARGEMENT PARTAGÉ, MAIS VÉCU PLUS INTENSEMENT À SINGAPOUR

Dans l'ensemble des pays où a été diffusée l'enquête, le sentiment d'une parentalité devenue plus difficile aujourd'hui que par le passé est largement partagé. Au sein de chacun des pays, au moins trois quarts des parents déclarent ainsi avoir le sentiment que la parentalité est aujourd'hui plus difficile (entre 74% de parents aux **Pays-Bas** et 90% à **Singapour**, selon les territoires).

L'enseignement le plus saillant tient toutefois à l'intensité avec laquelle cette difficulté est ressentie. Deux pays se distinguent en ce sens : **Singapour** et les **Pays-Bas**.

- 53% des parents dont l'enfant est inscrit dans une crèche Babilou Family située à **Singapour** estiment en effet que la parentalité est aujourd'hui « beaucoup plus difficile » ;
- Contre seulement 12% des parents **aux Pays-Bas** ou 27% **en Belgique**.



Quelles en sont les causes ? Les parents identifient un socle commun autour de la charge mentale. Toutefois les inquiétudes économiques et éducatives apparaissent plus marquées en France et aux États-Unis

Les sources identifiées de ces difficultés sont proches au sein de l'ensemble des pays, puisque la charge mentale et l'organisation du quotidien constituent, dans presque tous les pays, le premier facteur cité.

Certaines spécificités nationales se dessinent toutefois.

- **La France** se distingue par une sensibilité plus forte aux difficultés économiques (95%), mais également à la multiplication des recommandations et des injonctions éducatives (90%) ainsi qu'à la remise en cause permanente des pratiques éducatives traditionnelles (78%). Les débats récurrents au sujet des pratiques éducatives (time out, éducation positive, etc.) semblent laisser des traces.
- **Aux États-Unis**, les parents mettent également davantage l'accent sur les difficultés économiques (97%), mais aussi sur les incertitudes qui entourent le monde dans lequel évoluent leurs enfants (96%) et la pression des réseaux sociaux (86%).

Il est par ailleurs intéressant de souligner **qu'aux Pays-Bas**, où les parents semblent vivre une parentalité plus sereine, chacune de ces sources de difficulté est nettement moins citée que dans l'ensemble de l'échantillon.

3. Les premières années : des préoccupations d'abord tournées vers le care, plus que vers l'éveil

Comme évoqué précédemment, **les enjeux pédagogiques et d'éveil propres aux bébés occupent une place assez marginale** dans les témoignages des parents rencontrés, qui se focalisent davantage sur les dimensions du care. Pour les enfants de 0 à 3 ans, les priorités exprimées par les parents font en effet apparaître une hiérarchie des priorités très nette, au sommet de laquelle apparaît l'apport d'une stabilité affective et d'une sécurité physique (84% de citations)⁵. Les préoccupations liées à la santé, au sommeil et à l'alimentation de son bébé semblent mobiliser l'essentiel de l'attention des parents de très jeunes enfants.

UNE PRIORITÉ À LA SÉCURITÉ AFFECTIVE ET PHYSIQUE LARGEMENT PARTAGÉE ENTRE LES PAYS

La sécurité affective et physique constitue la priorité la plus citée dans l'ensemble des pays étudiés (avec des scores oscillants entre 66% de citations en **Colombie** et 94% de citations aux **Pays-Bas**).

Des spécificités nationales se dessinent toutefois sur d'autres items :

- **La Colombie, les Pays-Bas et Singapour** se distinguent par la place plus importante accordée au développement de la confiance en soi chez les enfants de cette tranche d'âge (respectivement 40%, 38% et 41% de citations, contre 26% en moyenne au sein de l'échantillon).
- **Les États-Unis** accordent davantage d'importance à la stimulation du développement cognitif et moteur de l'enfant (58% contre 45% en moyenne).
- **La France**, avec une attention plus marquée des parents interrogés à l'égard de l'équilibre émotionnel de leur(s) enfant(s) (33% de citations contre 25% en moyenne).

Parallèlement, la notion d'éveil apparaît en réalité assez floue et tient notamment à l'apparente simplicité des activités pour bébés auxquelles elle renvoie.

« La diversification alimentaire, passer au morceau. La position assise. Il reconnaît les visages. Il balbutie, le premier mot. Et la pince, arriver à prendre un objet avec le pouce et l'index et le manipuler, faire le dedans et le dehors avec les boîtes. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Cette hiérarchie implicite des préoccupations explique aussi la réception contrastée du concept des 1 000 premiers jours. On remarque en effet des cas de connaissance très incomplets, voire une méconnaissance totale du concept chez certains parents, signe que **cette notion des 1 000 premiers jours ne constitue pas une référence universelle**.

« Non, j'en ai jamais entendu parler. » (Yasmine, 30 ans, famille biparentale, 4 enfants)

« Non pas du tout, j'en ai jamais entendu parler. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

⁵ Ce score est ici nettement supérieur à ceux obtenus pour les autres items de la question, confirmant ainsi une forme de consensus autour de cette priorisation du care pour les enfants de 0 à 3 ans. A titre indicatif, les autres priorités les plus citées par les parents sont : « stimuler son développement cognitif et moteur » (40%), « assurer son équilibre émotionnel » (33%) et « développer sa confiance en lui » (22%).

Lorsque cette notion fait office de repère, elle est avant tout valorisée pour sa fonction « boîte à outils » et de planification (rappels de vaccination, calendrier de rendez-vous, conseils autour de l'allaitement et la diversification alimentaire, choix des biberons, etc.). Autrement dit, **lorsque la notion des 1 000 premiers jours est identifiée, les parents retiennent davantage les usages associés que son architecture conceptuelle**⁶. De la même manière, les dimensions d'éveil et d'éducation liées à ce concept sont assez peu mobilisées.

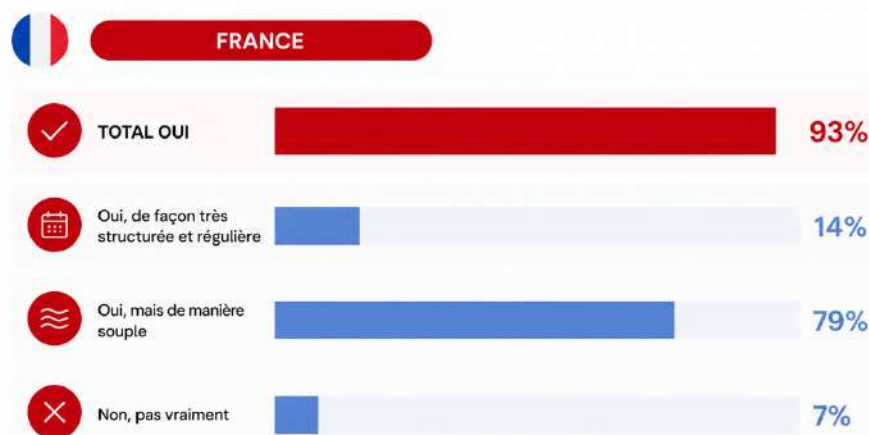
« L'éducation, non, parce que les 1000 premiers jours, c'est quand même fort sur l'aspect mécanique, qu'est-ce qu'on doit avoir à la maison, la sécurité de bébé, l'alimentation, le sommeil, comment garantir un sommeil en sécurité, etc. J'ai plutôt trouvé ces informations-là que de l'éducation à proprement parler. Ce type de source d'information me rassure. » (Manon, 31 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« Pour ma première grossesse, j'ai pas mal été sur le site des 1000 premiers jours, qui est le site de l'État. J'avais trouvé que c'était très bien fait. Il abordait tant la grossesse, l'arrivée de bébé, bébé plus tard, etc. C'est vraiment quelque chose que j'ai consulté, on va dire pendant la première année, de manière assez régulière. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Dans ce contexte, les activités d'éveil s'inscrivent dans un cadre relativement peu contraignant.

Alors que presque tous les parents déclarent mettre en place de manière intentionnelle des activités d'éveil (93%), celles-ci se déroulent majoritairement dans un cadre souple (14% seulement mettent en place des activités de façon très structurée et régulière et 79% de manière plus souple).

LA MISE EN PLACE D'ACTIVITÉS POUR STIMULER L'ÉVEIL ET LE DÉVELOPPEMENT DE SON ENFANT



⁶ C'est-à-dire, les 1000 premiers jours de l'enfant comme étape clé pour son développement, sa santé et de l'adulte qu'il deviendra : développement du cerveau, liens d'attachement, alimentation, sommeil, etc.

DES ACTIVITÉS D'ÉVEIL LARGEMENT INVESTIES PAR LES PARENTS, MAIS PLUS OU MOINS STRUCTURÉES EN FONCTION DES PAYS

Dans l'ensemble des pays, plus de 9 parents sur 10 déclarent avoir déjà mis en place, de manière intentionnelle, des activités destinées à stimuler l'éveil et le développement de leur enfant (entre 90% de parents à **Singapour** ou en **Belgique** et 98% aux **Pays-Bas**, que ce soit « de façon très structurée et régulière » ou « de manière souple »).

Des différences notables se dessinent toutefois dans le niveau d'encadrement associé à cette pratique. À cet égard, **la Colombie** se distingue nettement par des pratiques plus organisées : 27% des parents déclarent mettre en place des activités d'éveil de manière structurée et régulière. Des niveaux d'engagement plus soutenus sont également observés **au Luxembourg** (20%), **en Suisse** (20%) et **en Allemagne** (19%). À l'inverse, cette pratique structurée apparaît nettement moins répandue **aux États-Unis** (10%) et à **Singapour** (6%).

On notera toutefois une intensification et diversification des activités d'éveil réalisées avec son enfant dès lors que celui-ci avance en âge : 10% des parents dont l'enfant le plus jeune est âgé de moins de 1 an mettent en place ce type d'activité de façon structurée et régulière, contre un quart des parents dont l'enfant le plus jeune est âgé d'au moins 3 ans (24%). Ces derniers réalisent également davantage d'activités créatives (84% contre 53%), et ont également plus recours aux applications ou supports numériques éducatifs (22% contre 5%).

4. Un développement de l'enfant scruté : le poids des normes et des logiques de comparaison

Les parents interrogés expriment **des inquiétudes fortes autour du développement cognitif et moteur de leur enfant**. Il ne s'agit pas seulement de santé au sens médical, mais aussi et surtout de la capacité perçue de son enfant à se positionner « dans la norme » ou à être « dans les temps » par rapport à ce qui est attendu pour son âge. **Le langage ou l'apprentissage de la marche apparaissent alors comme des indicateurs centraux du bon développement.**

« On ne voudrait pas qu'il soit trop en retard sur ce qui est attendu. Le langage, notamment. Tout ce qui est moteur pour l'instant ça va, il se met debout, il fait du vélo d'équilibre. Ce serait surtout pour la marche et le développement du langage. Moi, c'est le fait qu'il ne marche pas encore à 17 mois. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« J'avais un peu peur, j'espérais que tout se passe bien, parce que j'ai beaucoup peur qu'il arrive des problèmes, des handicaps ou des malformations au petit. J'avais assez peur pour tout ce qui était échographie, prise de sang, etc. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)



Les témoignages recueillis traduisent par ailleurs le désarroi de certains parents face à la multiplication des discours de proches n'hésitant pas à donner leurs avis.

« Chacun a son avis sur le développement du petit. Ma belle-mère dit autre chose, un collègue dit encore autre chose. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Dans ce contexte, **la comparaison entre enfants fonctionne souvent comme un mécanisme de réassurance**. Mais cette comparaison peut aussi devenir une source d'inquiétude dès lors que l'enfant présente un décalage par rapport à des comportements de référence (comportements de référence souvent associés à l'aîné de la fratrie).

« Notre deuxième, le petit, il ne parle pas encore très bien, il a bientôt 18 mois, donc on commence à se poser des questions, alors qu'en fait il n'y a pas de raison de s'affoler. Mais on compare avec la première qui parlait beaucoup. Je trouve important d'avoir des gens avec qui en parler pour être un peu rassuré. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)

Face à ces situations, certains parents n'hésitent pas à adopter une lecture plus souple du développement de leur enfant, envisagé comme un processus singulier, dont le rythme peut varier d'un enfant à l'autre.

« Ma fille a dit ses premiers mots à dix mois. Elle n'est toujours pas propre, et elle a marché tard, à 16 mois elle a commencé à bien vouloir se lâcher. Mais elle avait beaucoup de dents et a parlé vite. Après, tous les enfants font à leur rythme. On ne peut pas juger l'éducation des autres, chaque enfant est différent. » (Clémence, 33 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Un bébé il grandit à son rythme comme il veut, avec ses besoins, on apprend aussi à le connaître, il n'y a pas de notice. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

5. Parents sous pression : l'influence du jugement et du regard social dans les choix éducatifs

Sans surprise, **le regard « des autres » apparaît comme une dimension structurante de l'expérience parentale**. Dans un contexte marqué par la diffusion de nombreux modèles de parentalité et la multiplication perçue d'injonctions éducatives, le sentiment d'être jugé dans l'exercice de sa parentalité s'impose comme **une épreuve presque incontournable pour les parents interrogés**. 9 parents sur 10 déclarent en avoir déjà fait l'expérience (91% ; dont 27% souvent). **Ces jugements s'ancrent avant tout dans la sphère intime plutôt qu'institutionnelle**, principalement de la famille ou de l'entourage proche (80% de citations), et dans une moindre mesure (mais à des niveaux non négligeables) de leur entourage plus éloigné, comme les autres parents (21%) ou l'entourage amical (18%).



UN SENTIMENT D'EXPOSITION AUX JUGEMENTS PARENTAUX MAJORITAIREMENT PARTAGÉ, MAIS PLUS FRÉQUEMMENT RENCONTRÉ PAR LES PARENTS INTERROGÉS EN FRANCE, EN COLOMBIE ET EN SUISSE

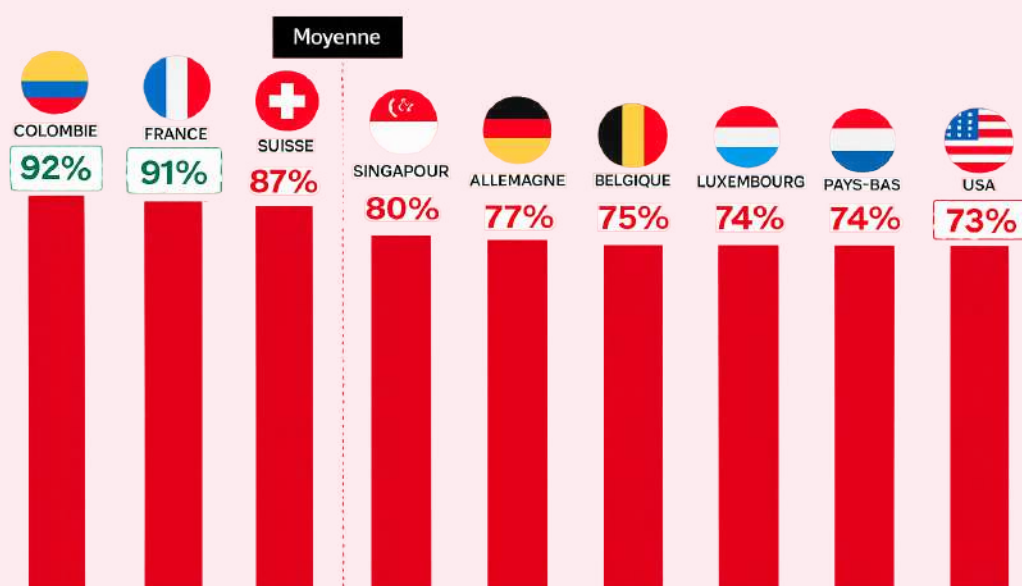
Selon les pays, entre 73% et 92% des personnes interrogées déclarent se sentir exposés à des jugements sur leur façon d'être parent. Ce constat fait écho aux plus grandes difficultés perçues par ces parents face à la multiplication des recommandations et des injonctions éducatives.

Trois pays se démarquent toutefois par une proportion plus élevée de parents déclarant se sentir exposés aux jugements sur leurs choix parentaux : la **France** (91%), la **Colombie** (92%), la **Suisse** (87%).

À l'inverse, les **États-Unis** se situent à un niveau plus bas, même si cette proportion reste nettement majoritaire (73%).

Graphique : Zoom sur les parents qui se sont déjà sentis jugés sur leurs choix éducatifs selon le pays dans lequel l'enfant est inscrit en crèche

(Moyenne de l'échantillon : 81%)

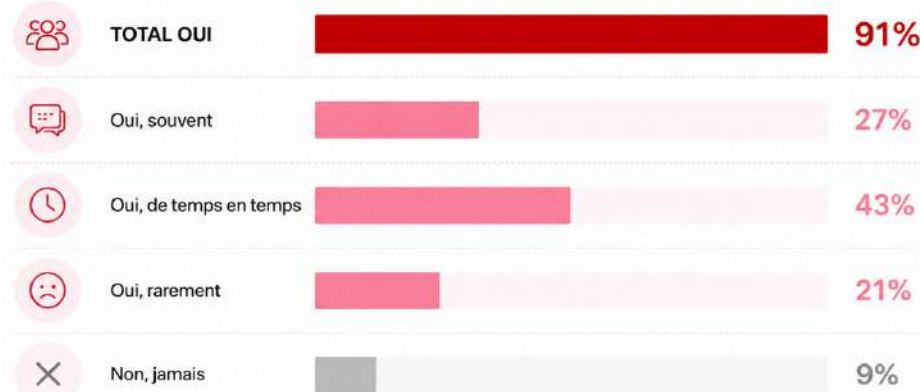


Au sein de l'ensemble des pays où s'est déroulée l'enquête, la famille et les proches constituent la première source de jugements, malgré des niveaux qui varient fortement, de 52% de citations aux **États-Unis** à 80% en **France**.

L'EXPÉRIENCE DE JUGEMENTS SUR SES CHOIX ÉDUCATIFS



FRANCE



Ce regard participe à définir en creux des normes parentales implicites, en accordant une plus grande légitimité à certaines attitudes – disponibilité, maîtrise de soi, capacité à poser un cadre – et en disqualifiant d'autres. Les parents évoluent donc sous le regard des autres, qu'il s'agisse de l'entourage proche ou d'inconnus.

« Par exemple, ça choque mes amis que je parte en week-end ou en vacances avec mes amis pour faire des compétitions tous les mois. Pour eux, tu n'es pas là pendant 3-4 jours, c'est pas bon pour ton petit. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Quand je suis seul avec les enfants, je me prends pas mal de remarques de mères dans la rue, 'attention, le bébé à sa tête qui est mal placée', 'je crois que votre bébé à froid', 'je crois que votre bébé a faim'. Est-ce qu'on se permettrait de dire la même chose à une mère ? Non. Il y a des mères qui se permettent beaucoup plus de choses avec un père et un nourrisson, qu'avec une autre mère. » (Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)

De ce point de vue, **l'institution scolaire contribue elle aussi à faire peser une forme de pression sociale en matière de responsabilité éducative** : lorsqu'un enfant adopte un comportement jugé difficile ou problématique, cela tend à être interprété comme le signe d'un manque de cadre, voire d'un dysfonctionnement dans son environnement familial.

« Je trouve qu'on attend beaucoup de nous sur l'éducation, sur la responsabilité des enfants. C'est un sentiment général. On le ressent à l'école, dans les institutions. On nous dit tout le temps qu'un enfant qui fait des problèmes, c'est un enfant qui ne va pas bien, qu'il a forcément un contexte familial pas bien. On a beaucoup de pression. Par exemple, si un enfant fait telle et telle chose, c'est la faute des parents. » (Yasmine, 30 ans, famille biparentale, 4 enfants)

L'espace public constitue également un espace où les parents peuvent se sentir exposés à une remise en cause de leur parentalité. Ils doivent en effet composer entre la nécessité de maintenir les principes éducatifs qu'ils ont instaurés et les normes qui régissent cet espace. La crainte d'être jugés, voire d'être pris à partie peut amener les parents à ajuster leurs pratiques éducatives en public de manière à ne pas voir leur compétence parentale mise en cause.

« Moi, je ne me vois pas laisser mon enfant hurler dans un magasin. C'est dur à gérer, il y a le regard des gens, et la peur qu'on intervienne. Moi, je le prendrais très mal qu'on intervienne. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)



L'exposition au regard d'autrui peut ainsi conduire les parents à ne pas tolérer des comportements qu'ils auraient pourtant pu laisser passer dans le cadre privé⁷.

« Moi, j'aurais laissé les enfants faire leur vie entre eux. S'ils se fâchent, se grognent, c'est normal. Des fois, je vais intervenir vis-à-vis de ma fille pour ne pas que ça crée une gêne, alors que j'aurais laissé faire. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)

De la même manière, l'association de situations jugées complexes comme les « caprices » en magasin et le risque de « perdre le contrôle » amènent certains parents à **développer des stratégies d'adaptation et de contournement : ne plus faire ses courses avec un enfant par exemple⁸.**

« J'ai du mal à gérer les caprices en magasin. C'est quelque chose que je n'ai jamais su faire. Du coup, je ne fais plus les courses avec eux. Même en expliquant avant, ça ne fonctionne pas. C'est une de mes phobies de parent. Autant le premier, pas du tout. Mais la deuxième génération, ils ont beaucoup plus de caractère. Mon conjoint, ça ne lui pose pas de problème, s'il crie, ça ne le dérange pas que tout le monde le regarde. Mais moi, non. J'y arrive pas. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

A rebours de ces représentations, certains parents privilégient au contraire une démarche d'exposition et d'ouverture au monde. Cela se traduit notamment par la confrontation de l'enfant à des environnements variés (inclure un enfant de trois ans à des sorties au restaurant par exemple), dans une logique d'apprentissage progressif des comportements attendus et des règles savoir-être en société.

« Ma maman et ma grand-mère sont très surprises du nombre de choses que je leur fais faire. On me dit que je bouge beaucoup avec mes enfants, que je les prends partout. J'hésite pas à aller au restaurant avec ma fille, elle est très sage parce qu'elle a pris l'habitude d'y être. Elle sait qu'au restaurant on se tient, on ne court pas partout. C'est important de les habituer à mon quotidien, c'est comme ça qu'on les intègre à leur vie future. (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

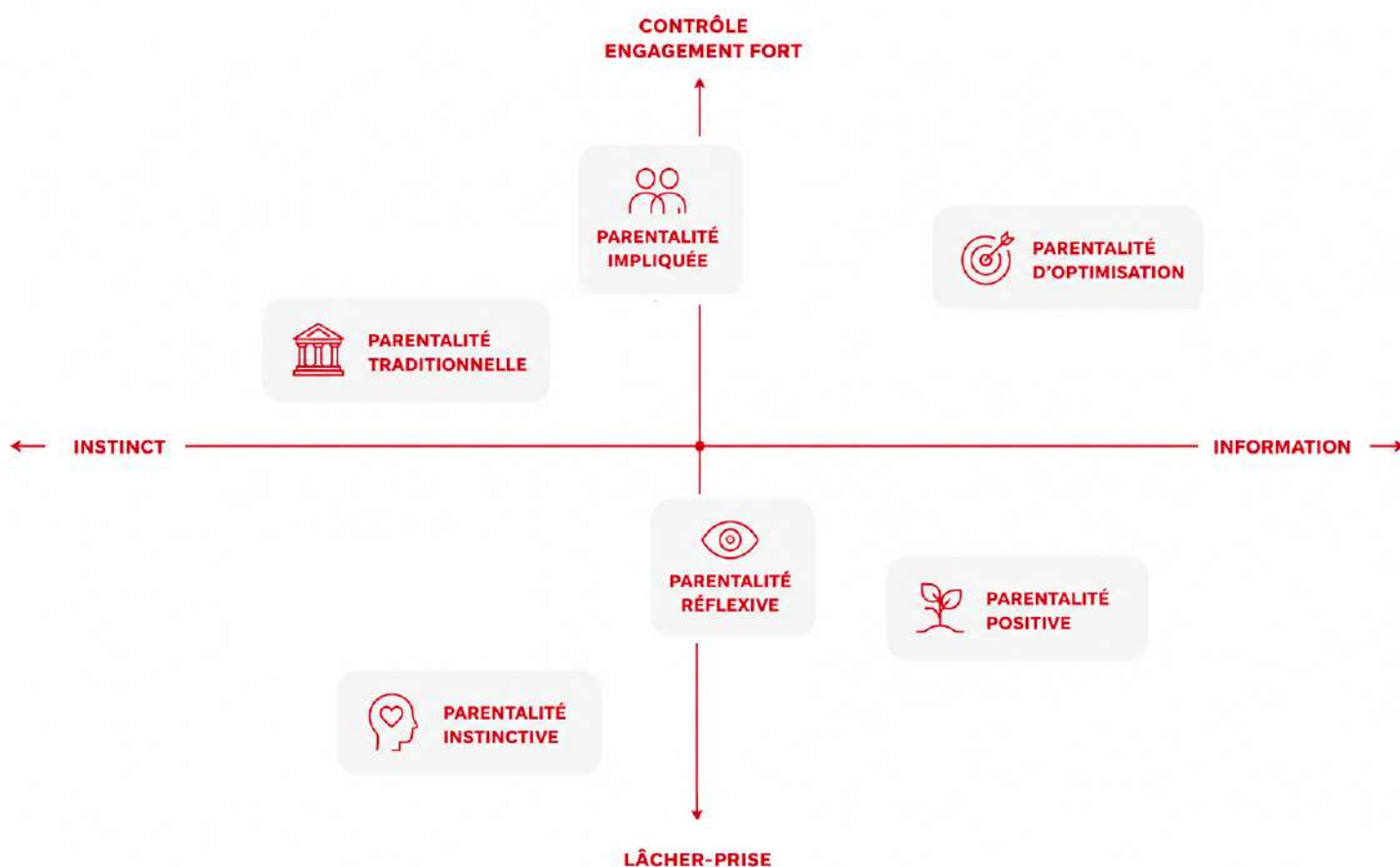
⁷ 74% des parents d'enfants âgés de 0 à 5 ans déclarent être stressés par les sorties dans des lieux publics avec leur(s) enfant(s). En leur sein, la moitié d'entre eux estime que ce stress les rend plus sévère avec leur enfant (53%) ou alors plus souple (48%). Etude Ifop pour Waterwipes 2024.

⁸ 44% des parents s'empêchent de faire une activité (voyage, activités en groupe ou seul avec son enfant) en raison du stress éprouvé dans des lieux publics (Etude Ifop pour Waterwipes 2024).

Cartographie des styles et modèles parentaux

L'analyse des entretiens réalisés auprès des parents met en évidence différents rapports à la parentalité, organisés autour de deux axes principaux :

- Le premier renvoie au **degré d'engagement et de contrôle investi dans sa propre parentalité**, allant d'une volonté forte d'encadrement à des formes plus assumées de lâcher-prise.
- Le deuxième axe porte sur **les repères et ressources mobilisés par les parents** : certains n'hésitant pas à se fier à leur instinct, quand d'autres adoptent une posture fondée sur la recherche d'informations et de recommandations éducatives.



1. Instinct, transmission et lâcher-prise : une typologie de parents



01 | PARENTALITÉ INSTINCTIVE

- Peu de recherche d'information en amont
- S'appuie sur des connaissances et représentations préalables
- Adaptation au quotidien/lâcher-prise « au feeling »
- Absence de difficulté perçue sur la charge éducative

(ex : Manon)



02 | PARENTALITÉ D'OPTIMISATION

- Engagement fort dans des activités dites d'éveil
- Volonté d'encadrer, d'organiser et de superviser l'éducation
- Intérêt marqué pour les recommandations/informations
- Logique de contrôle et d'anticipation à l'univers scolaire

(ex : Valérie, Camille)



03 | PARENTALITÉ POSITIVE

- Importance donnée au développement émotionnel
- Intérêt pour l'éducation positive/Montessori
- Volonté de réduire les conflits avec les enfants

(ex : Vanessa, Mélanie)



04 | PARENTALITÉ TRADITIONNELLE

- Education autour d'un socle moral et de valeurs (humilité, persévérance, valeurs religieuses)
- Education fondée sur l'effort et la résilience (apprendre à tomber)
- Résistance face aux évolutions sociétales (question du genre et de la transidentité)
- Rôles genrés

(ex : Sébastien, Théo, Yasmine, Damien)



05 | PARENTALITÉ IMPLIQUÉE

- Forte implication temporelle
- Volonté de favoriser les interactions en étant soi-même présent
- Sacrifices économiques/professionnels pour se rendre disponible
- Suivi précis du développement

(ex : Jérôme)



06 | PARENTALITÉ RÉFLEXIVE

- En opposition aux modèles parentaux hérités
- Prise de recul sur les pratiques éducatives
- Recherche d'un rapport plus apaisé au rôle parental
- Mise à distance des dogmes éducatifs
- Logique d'apprentissage empirique
- Acceptation de l'incertitude
- Logique d'ajustement

(ex : Jean-Baptiste, Benjamin)

Ces catégories ne sont pas exclusives. Dans les faits, les parents peuvent se retrouver dans plusieurs profils, selon les situations rencontrées et l'expérience acquise au fil du temps. Il s'agit plus de repères permettant de rendre compte de la diversité des positionnements parentaux, que de « profils figés ».

Parentalité « instinctive »

« C'est vrai qu'on ne s'est pas forcément renseignés. Il n'y a pas spécialement de grosses difficultés vraiment. c'est vrai qu'on ne se dit pas, à tel âge, on fera ça, il faut que ce soit comme ça. On laisse quand même venir les choses d'elles-mêmes et on voit au fur et à mesure. Et puis après, il y a des moments où, oui, on doute, on se dit, est-ce que je fais bien les choses ? Est-ce que je suis une bonne mère ? Mais au final, quand on voit que son bébé est bien, il n'y a pas d'interrogation. » (Manon, 31 ans, famille recomposée, 3 enfant)

Parentalité « d'optimisation »

« Ma fille est inscrite à une séance de sport par semaine, un parcours de motricité, des jeux de balles, un peu de trampoline, du toboggan. Elle est aussi inscrite à la médiathèque pour les livres et les ateliers lecture. En période printemps-été, on va à la piscine une fois toutes les deux semaines, voire une fois par semaine et elle a fait les bébés nageurs quand elle était petite. [...] Après la crèche, elle demande ce qu'on fait, on va au parc, on fait des courses, ou à la maison on fait du coloriage, de la peinture, une petite activité. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

Parentalité « positive »

« Aujourd'hui, il est plus canalisé qu'avant. Et avec la méthode Montessori, quand il est en colère, on lui dit qu'il a le droit d'être en colère, mais on le laisse, on ne lui prête pas trop d'attention, et il se calme. Si on prête trop d'attention à un enfant en pleurs, il n'arrive pas à surmonter son petit problème. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

Parentalité « réflexive »

« Pour moi, la méthode Montessori, c'est en gros mettre en avant les capacités des enfants, contourner les difficultés pour montrer ce qu'ils sont capables de faire. Même les phrases positives, ne pas le rabaisser, ne pas lui dire « tu n'y arriveras pas ». C'est vraiment montrer ses capacités. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

Parentalité « traditionnelle »

« Sur certains aspects je suis peut-être un peu moins engagé, enfin pas engagé, je ne trouve pas le terme, mais notamment sur la santé où c'est beaucoup ma compagne qui va s'en occuper. Mais je m'estime très engagé dans l'éducation, dans les valeurs que j'inculque à mon enfant, dans la protection du foyer, sa protection à lui. Que tout se passe bien, qu'il ne manque de rien et qu'il ait accès au meilleur, c'est très important pour moi. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Parentalité « impliquée »

« On a essayé, pour nos deux enfants, de faire en sorte que ma femme travaille le plus tard possible et puis passer du temps vraiment avec eux. Ma famille n'a pas toujours compris qu'on aime bien passer le maximum de temps ensemble et qu'on ne va pas forcément faire garder nos enfants par une baby-sitter. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)



2. Montessori et parentalité positive : une adhésion raisonnée aux tendances éducatives actuelles

On n'observe pas d'adhésion franche à une tendance éducative en particulier. Au contraire, **lorsque les parents évoquent Montessori ou l'éducation positive, ils le font généralement de manière partielle, sélective, voire distante**⁹. Les témoignages font en effet ressortir un rapport pragmatique aux références éducatives : les parents piochent, adaptent et testent. Se dessine ainsi, en creux, une forme de « syncrétisme éducatif » : les parents puisent en partie dans le modèle éducatif transmis par leurs propres parents, tout en procédant à des ajustements empiriques.

*« Moi, pas de dogme particulier. À part laisser un maximum de liberté d'apprentissage à l'enfant tout en essayant de le garder dans des règles qui peuvent lui servir, lui présenter des règles de vie en communauté pour que ce ne soit pas totalement le bordel. C'est pour ça que j'appelle ça l'éducation positive raisonnée, s'il va vraiment importuner les autres personnes dans la pièce ou dans le même wagon, je dois intervenir, sans pour autant être béat devant ses actions en essayant de le valoriser coûte que coûte. Montessori, je trouve qu'il y a du bon à prendre, mais je n'ai jamais senti le besoin d'en avoir les guidelines en ligne de mire. »
(Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)*

Si Montessori et l'éducation positive restent des références culturelles fortes, – elles sont spontanément citées par l'ensemble des parents interrogés – émerge une forme de distance face à des modèles éducatifs perçus comme trop exigeants au quotidien.

Dans ce paysage, **la parentalité positive semble surtout valorisée comme horizon de langage, de communication et d'écoute** : encourager, valoriser, expliquer. **Montessori et surtout la motricité libre peuvent parfois éveiller de la curiosité**. Dans ce cas de figure, les parents valorisent volontiers ce qui permet de mieux prendre en compte le développement individuel de l'enfant : ne pas le brusquer, respecter son rythme, favoriser l'exploration et son autonomie.

« J'ai l'impression qu'on essaie de trouver l'équilibre entre ce qu'on a connu, ou ce que nos parents ont connu, le côté très dur, et le côté trop ouvert de Montessori, l'enfant roi. Maintenant on essaie de trouver un équilibre, mais on n'y arrive pas forcément, on essaie en tout cas. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)



⁹ Il semble exister une confusion entre Montessori et l'éducation positive dans l'esprit des parents. Les deux concepts ne sont en effet, pas clairement dissociés et renvoient à un même imaginaire éducatif, ce qui semble limiter la capacité des parents à identifier les spécificités propres à chacune de ces approches.

A l'inverse, les versions perçues comme trop permissives font l'objet d'une contestation forte, notamment lorsque certaines dimensions associées à Montessori ou à l'éducation positive sont réinterprétées comme des modèles où l'adulte ne poserait plus de cadre. **Ces approches se trouvent rapidement associées à la figure repoussoir de « l'enfant roi ».**

« L'éducation positive, ça ne marche pas sur tous les enfants. J'ai un frère qui était beaucoup en opposition avec mes parents. Je pense qu'il aurait particulièrement mal tourné si ça avait été le cas. On se retrouve avec des enfants rois et globalement, être enfant roi, ça ne marche pas très bien dans la vie, je pense. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Je le vois, de par les réseaux l'enfant roi. Ça, je le vois et je pense que c'est pas une bonne chose. Je vois des gens, je ne sais pas si vous êtes de Paris, mais qui ont plutôt tendance à dire « tout est OK, il faut tout laisser faire » et justement, sans le cadre que je vous ai expliqué. Ce qui donne des trucs, des fois, assez lunaires, où le gamin, il peut casser des choses, etc. Si vous ne lui apprenez pas la valeur des choses dès tout petit, plus grand, il fera la même chose. Donc, pour moi, ce sont des styles comme ça que je vois. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)



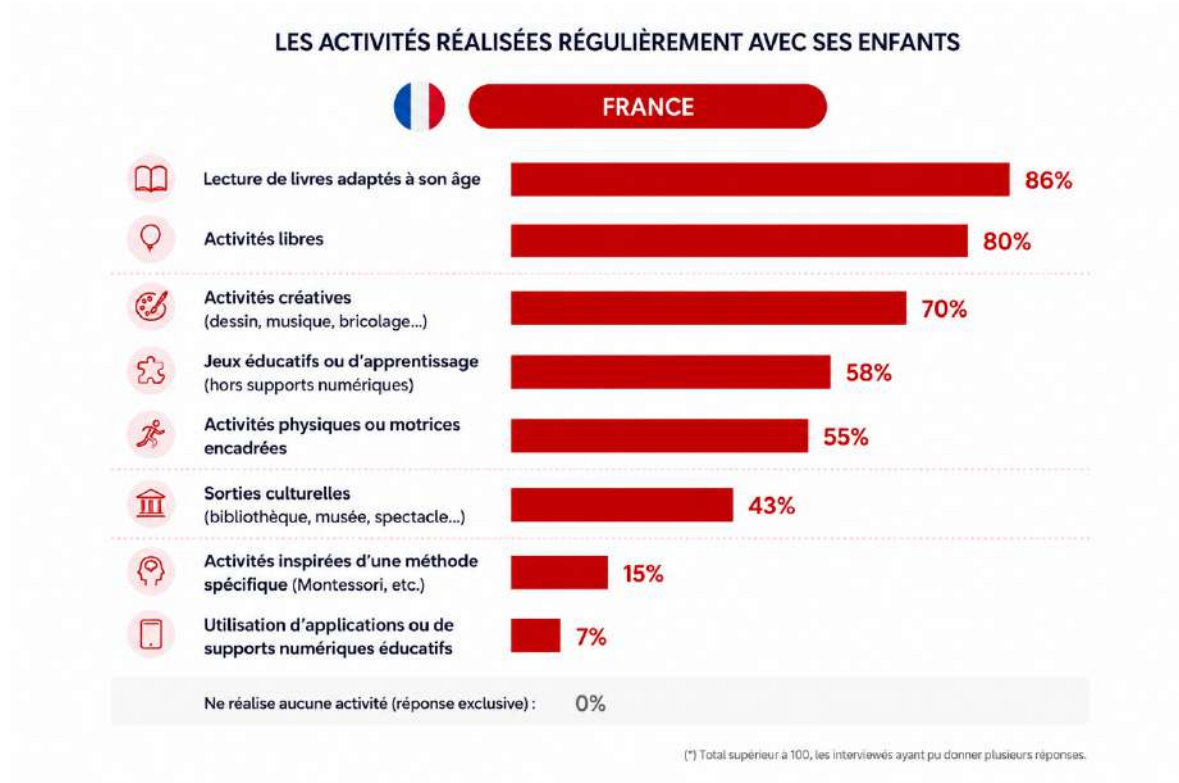
L'adhésion à ces concepts éducatifs est rare, mais existe. C'est le cas notamment de Vanessa, qui n'hésite pas à recourir aux principes inspirés de Montessori dans **une logique de recherche d'apaisement des tensions avec son enfant**. Dans ce cadre, **Montessori agit comme un levier de pacification des rapports** : moins d'opposition du parent et donc moins de conflits avec l'enfant. Autrement dit, cette stratégie repose sur une forme de laisser-faire et le refus de la contrainte : ne pas forcer l'enfant ni sur les émotions, ni sur les activités.

« Aujourd'hui, il est plus canalisé qu'avant. Et avec la méthode Montessori, quand il est en colère, on lui dit qu'il a le droit d'être en colère, mais on le laisse, on ne lui prête pas trop d'attention, et il se calme. Si on prête trop d'attention à un enfant en pleurs, il n'arrive pas à surmonter son petit problème. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« Même pour les activités, si Sacha ne veut pas faire de coloriage, je ne le force pas. Au début, si on le forçait, il rentrait dans la négation, il se braquait, beaucoup de pleurs. Depuis qu'on applique ces méthodes, ça se passe beaucoup mieux. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

3. Ces livres qui permettent de « mettre des mots sur les choses »

Le livre occupe une place centrale dans les pratiques des parents. 86% des parents déclarent ainsi lire régulièrement des livres adaptés à l'âge de leur enfant ; il s'agit là de l'activité d'éveil la plus fréquemment réalisée avec ces derniers.



LA LECTURE S'IMPOSE COMME L'ACTIVITÉ D'ÉVEIL DE RÉFÉRENCE, MÊME SI LES ACTIVITÉS LIBRES OCCUPENT AUSSI UNE PLACE CENTRALE DANS PLUSIEURS PAYS

Parmi les activités d'éveil mises en place par les parents, la lecture de livres adaptés à l'âge de l'enfant apparaît comme la pratique la plus fréquemment réalisée (entre 65% et 92% de parents), et ce dans la plupart des pays étudiés (la Colombie, Singapour et les Etats-Unis font exception, mais le recours aux livres y reste tout de même très largement répandu).

Dans plusieurs pays, les activités libres occupent également une place importante et atteignent des niveaux de citation comparables à la lecture. C'est notamment le cas **aux Pays-Bas** (92%), **à Singapour** (94%) et **aux États-Unis** (92%).

Le livre est perçu non seulement comme objet culturel, mais aussi comme **outil éducatif intentionnel**. En effet, les parents ne se contentent pas de lire pour divertir, ils sélectionnent des ouvrages permettant de travailler autour de :

- **L'apprentissage de repères éducatifs et sociaux** : respect, politesse, rapport à son corps et à la notion de consentement.

*« J'ai acheté un livre qui s'appelle 'Mon corps c'est moi', il a une couverture rouge. C'est vraiment un livre pour les tout-petits que je trouve extrêmement bien fait, où ça parle du corps. Déjà on nomme les parties du corps avec un enfant. Moi la première, on a tendance à dire le zizi, la nénette, etc. Donc là ça permet de mettre les bons mots parce que ça porte des noms. Donc déjà d'expliquer c'est où, c'est à quel endroit, pourquoi ce sont les parties intimes. »
(Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)*



- **La transmission de valeurs** : partage, humilité, gentillesse, courage.

« J'ai acheté sur un site qui s'appelle Etsy, c'étaient des cartes sur les valeurs : l'humilité, le partage, des choses comme ça, avec une définition simple. Et en fait, on joue beaucoup avec ces cartes pour lui apprendre justement toutes ces valeurs-là, la gentillesse, le partage. Je dirais qu'il y en a une trentaine. C'est le genre de truc important pour moi. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

- **L'accompagnement du développement personnel et émotionnel de l'enfant** : persévérance, confiance en soi, gestion des émotions.

« Globalement la lecture pour nous ça a énormément d'importance, tant sur les valeurs, on recherche pas mal de livres avec un sens derrière. Par exemple Chevalier Chouette, autour du fait de ne pas abandonner ses rêves. C'est une petite chouette qui veut devenir chevalier, elle n'a pas les capacités, mais elle s'accroche et de par ses différences, elle devient même copine avec le dragon, etc. Donc ce sont des livres qui nous parlent beaucoup, plus que des Tchoupi, etc. On a aussi la série « Grand Panda, Petit Dragon », plutôt autour de la psychologie, le fait que la vie est un voyage, qu'on voyage parfois à plusieurs, que des gens quittent la route, etc. C'est imagé, pas barbant, mais ça parle de choses profondes. J'avoue que là-dessus, je fais un peu moins attention à l'âge préconisé sur les livres, à partir du moment où il y a les valeurs qu'on recherche, le respect de soi et des autres, consentement, courage, croire en ses rêves, donner du sens à ses émotions. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Le livre se trouve aussi mobilisé comme un médiateur de situations complexes ou sensibles. Les histoires permettent ainsi de nommer et rendre compréhensibles des expériences délicates, voire difficiles : faire accepter l'arrivée d'un deuxième enfant à son aîné, décès d'un proche, deuil, questions autour du corps et de l'intimité.

*« Dès qu'il y a un événement qui arrive, on essaie de l'accompagner par des histoires, des livres. L'arrivée de sa petite sœur, il a perdu un de ses grands-pères récemment, on a essayé de développer le corpus autour du deuil et de la mort. Il y a des choses qui ne marchent pas quand on les prend, parce que ça ne prend pas, et six mois plus tard, il y revient. C'est en tout cas des clés qu'on essaie de lui donner. »
(Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)*

« Parentalité influencée » à l'ère du numérique : comment les réseaux sociaux et l'IA redessinent la parentalité ?

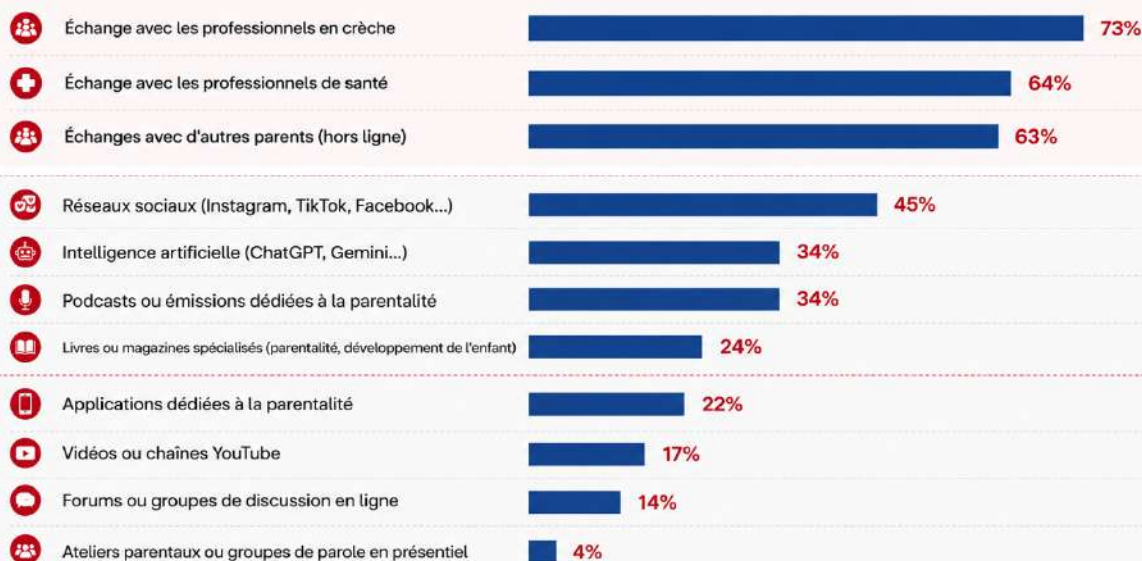
Pour s'informer, les parents interrogés s'appuient en premier lieu sur les échanges directs avec des acteurs de confiance. Les discussions avec les professionnels en crèche arrivent en tête (73% « tout le temps » ou « souvent »), devant les échanges avec les professionnels de santé (64%) ou les autres parents (63%).

LE RECOURS À DIVERS CANAUX POUR S'INFORMER SUR LA PARENTALITÉ



FRANCE

Récapitulatif : « TOTAL Tout le temps / Souvent »



UN RECOURS TOUJOURS PRIVILEGIÉ AUX ÉCHANGES « HORS LIGNE », AVEC LES PROFESSIONNELS EN CRÈCHE COMME INTERLOCUTEURS DE RÉFÉRENCE EN FRANCE ET EN COLOMBIE

En matière de parentalité, la **France** se distingue, avec la **Colombie**, par la place centrale accordée aux échanges avec les professionnels de crèche, qui constituent dans ces deux pays le premier moyen d'information des parents interrogés (respectivement 73% et 72% de citations). Dans les autres pays étudiés, les parents se tournent davantage vers les échanges informels avec d'autres parents pour s'informer (avec des scores compris entre 65% au **Luxembourg** et 77% aux **Etats-Unis** ainsi qu'en **Allemagne**).

Les écarts entre pays sont particulièrement notables concernant l'échange avec les professionnels de santé.

- Ce canal constitue ainsi un point de contact privilégié pour une large majorité de parents **en Belgique, en Colombie et en France** (respectivement 65%, 69% et 64% de citations) ;
- À l'inverse, ce recours apparaît beaucoup moins fréquent **en Allemagne, aux Pays-Bas et à Singapour**, où il ne concerne qu'environ un parent sur trois, voire moins (respectivement 33%, 34% et 27%).

Mais en 2026, on remarque aussi que la parentalité ne se façonne plus seulement au travers des livres et des consultations médicales, elle se façonne aussi en ligne au sein d'espaces plus horizontaux tels que les podcasts, les réseaux sociaux, ou encore de façon plus étonnante, via l'intelligence artificielle. Ainsi, chez les jeunes parents déjà, le recours aux outils numériques rivalise désormais avec les échanges hors ligne.

Si les parents déjà expérimentés – ou ceux qui peuvent s'appuyer sur l'expérience de leur partenaire dans le cadre d'une famille recomposée – peuvent mobiliser leurs acquis pour répondre aux besoins éducatifs et fondamentaux de leur enfant, l'influence des outils numériques et leurs contenus traverse les postures éducatives, diffusant d'une certaine manière, de nouveaux standards de parentalité.



1. Les réseaux sociaux, un espace d'information et de validation

Sans surprise, **les réseaux sociaux constituent une source d'information incontournable pour les parents**. Aujourd'hui, près d'un parent sur deux a recours aux réseaux¹⁰ pour s'informer sur la parentalité (45%).

Les parents bénéficient à ce titre de contenus très accessibles, présentés de manière simples et directs. Sur ce point, la puissance des algorithmes joue un rôle déterminant dans l'information qui est remontée aux parents : conseils, témoignages, mise en scène du vécu de jeunes parents par exemple.

« Après en source d'infos, il y a quand même la magie des réseaux sociaux puisque à partir du moment où on est enceinte, les réseaux je crois le sentent et donc l'algorithme change, donc il y a pas mal de contenus de jeunes mamans qui m'étaient poussés. Donc ça, ça permet aussi finalement de voir un peu comment ça se passe, des conseils et tout ça. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)



D'ailleurs, **sur certains sujets liés à la maternité – auparavant invisibilisés, voire occultés – comme le post-partum**, il est intéressant d'observer le rôle que peuvent prendre les réseaux sociaux en tant que support et relais de sensibilisation, au point que certains soignants les mobilisent en complément de leur accompagnement.

« Par exemple, Noémie Make-up Touch, elle parlait beaucoup de ses grossesses difficiles. C'est elle qui m'a vraiment fait comprendre que j'étais en postpartum. Avant ça, en fait, avant d'avoir mis le mot de « burn-out » et de « postpartum », c'est très difficile à dire, c'est avec la dernière que j'ai vraiment connu ces mots. [...] Et surtout ça passe mieux quand on dit que c'est le postpartum, que c'est dû à la grossesse et que c'est normal qu'une femme puisse être mal, pleurer pour rien avec la chute des hormones. » (Yasmine, 30 ans, famille biparentale, 4 enfants)

Les réseaux sociaux participent aussi, par le mécanisme des algorithmes, à la diffusion de normes et de méthodes qui influencent directement les postures éducatives : façon d'être, de parler, de réagir, et de poser des limites à son enfant. Ils exercent à ce titre un rôle de prescription, en diffusant des références d'ouvrages, des exemples d'activités ou d'équipements, qui influencent à la fois :

- **Les pratiques parentales** : type de lecture et exemples d'activités, suivi du développement et du sommeil par exemple.

« Il y a aussi beaucoup d'influenceuses sur Instagram que je suis, qui expliquent les différentes méthodes, notamment Montessori, dont je me suis beaucoup intéressée pour les deux derniers, puisque ce ne sont pas du tout les mêmes caractères que le premier. » (Vanessa, 32 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« Sur Instagram, je suis des puéricultrices. Pas des influenceuses connues, c'est plus du bouche-à-oreille. J'en suivais une ou deux, dont la belle-sœur de ma belle-sœur qui est puéricultrice et a ouvert son compte pour donner des conseils, positionnement des bébés, comment les habiller facilement, les langer, des conseils pour la nutrition. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

¹⁰ Comprendre ici « tout le temps » ou « souvent ».

- **La circulation de thématiques sensibles** : rapport au corps et à la notion de consentement, prévention contre la mort subite, etc.

« J'ai acheté un livre que j'avais vu sur Instagram. Je ne sais plus comment il s'appelle « Mon corps c'est le mien » ou un truc comme ça où il disait que même le père Noël il peut pas te toucher, enfin personne, c'est ton corps c'est ton intimité et donc ça c'est hyper important. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

- **L'achat de matériels** : livres, babyphone, berceau, etc.

« Par exemple, je sais que j'étais tombée sur une vidéo d'une nana qui mettait en avant un produit sans collab, sans rien, d'un matelas médicalisé que moi j'ai qui s'appelle le Nanicare. Et en gros, c'était ce produit-là qui avait permis à cette influenceuse de faire les bons gestes, d'appeler immédiatement les pompiers pour sauver sa fille. Et donc ça, c'est le genre de choses aussi qui m'intéressent pour m'équiper tout simplement. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Il est par ailleurs intéressant de constater à quel point les réseaux sociaux viennent parfois compléter, voire rivaliser avec les savoirs transmis par l'entourage et les professionnels (de santé, de crèche, etc.), tant ils permettent de fournir des repères, des solutions et des façons d'agir.

« Pour tout ce qui est alimentation, propreté, sommeil, ce sont vraiment les réseaux qui aident à penser ces questions. On trouve beaucoup plus d'informations sur les réseaux que parfois par le corps médical, parce qu'ils n'ont vraiment pas le temps. On a l'impression que c'est à la chaîne, c'est chronométré. Il n'y a plus cet aspect d'humanité, de compréhension. Ils n'ont pas beaucoup de temps à nous accorder. » (Yasmine, 30 ans, famille biparentale, 4 enfants)



2. Des parents en quête de récits authentiques et déculpabilisants : le rejet de la mise en scène parfaite

Au-delà de sa fonction « boussole », les réseaux sociaux répondent à une attente de recherche de témoignages et de réassurance. Les jeunes parents, en particulier les mères, souhaitent ainsi accéder à des récits jugés réalistes qui donnent à voir les coulisses de la parentalité : difficultés voire chaos, doutes, fatigue et imprévus.

« Il y a, par exemple, une influenceuse que je suis, qui est à la base une influenceuse mode, qui s'appelle Alexandra Guérin, qui a une petite fille qui est un peu plus grande, mais ce que j'apprécie dans ce type d'influenceuses, c'est qu'elle montre la vraie vie. Et Dieu sait que la maternité, la parentalité, ce sont des hauts, des bas. Parfois, c'est un peu moins fun. Et ça, c'est ce que j'apprécie dans ce type d'influenceuse, c'est que parfois, il y a des jours où on a les cheveux en l'air, du vomi sur l'épaule ou on n'en peut plus. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

« Alors, je suis des mamans un peu normales, si on peut dire, qui n'embellissent pas le rôle de parent, qui montrent aussi des disputes ou autre. Elle ne fait pas de chichi, elle n'est pas non plus riche, elle est comme moi en fait. Donc je me reconnais. [...] Moi, j'aime bien juste voir sa vie parce qu'elle est gentille, ça me détend de voir sa vie quotidienne. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

Ces contenus remplissent en réalité plusieurs fonctions :

- Déculpabiliser et normaliser les aspects négatifs de la parentalité ;
- Anticiper certains imprévus grâce aux contenus des vlogs de parents influenceurs ;
- Relativiser ses propres difficultés en les comparant à celles des autres.

On observe dans ce contexte un rejet des représentations idéalisées de la parentalité, qui se traduit par **une mise à distance des parents-influenceurs aux contenus jugés peu authentiques**.

« Je suis pas ultra fan des influenceuses qui sont très lisses dans leur maternité, où tout se passe bien, elles ont le temps de faire des gâteaux tous les jours. Et du coup, j'ai parfois aussi besoin d'avoir du contenu pour me dire, je suis pas toute seule. J'adore la maternité, mais ça n'empêche pas des fois que ça soit dur. Des fois, malheureusement, il mange des pâtes sans légumes parce que je n'ai pas eu le temps. Ce genre de trucs-là où je trouve que ça rassure un peu. C'est plutôt sur le côté émotionnel. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

« Les parents cherchent des choses qui parlent vraiment du quotidien et pas que du bonheur, de choses un peu niaises autour de la parentalité. Moi, comme je suis quelqu'un d'assez cynique, la parentalité n'a jamais été quelque chose que j'envisageais comme quelque chose de tout rose. » (Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)

Derrière la critique des parents-influenceurs se joue parfois aussi un rejet plus profond autour de la mise en scène de l'intime, souvent assimilée à une forme de voyeurisme. Ce rejet s'accompagne également de préoccupations protectrices, notamment autour de la surexposition des enfants en ligne et des risques associés à la diffusion de leurs images (usage pédocriminel en particulier).

« Oui, je ne comprends pas honnêtement. Mettre autant sa vie en scène... Il y en a un que je suis pour le sport, ses petits sont nés à 26 semaines, donc très prématurés. Il ne savait vraiment pas s'ils allaient vivre, heure par heure, et il a tout mis sur Instagram. Je trouve ça d'une obscénité. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Et on sait qu'environ la moitié des communautés qui ciblent les enfants sur Instagram sont pédopornographiques. Je ne comprends pas comment on peut le faire. Je ne peux même pas le concevoir. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

3. Des réseaux sociaux à l'IA : le nouveau copilote du quotidien parental

La rapidité avec laquelle l'utilisation de l'IA s'est invitée dans le quotidien des parents est frappante. Alors que les outils (tels que ChatGPT, Perplexity, Gemini, etc.) n'ont été rendus accessibles auprès du grand public qu'à partir de la fin de l'année 2022, un tiers des parents déclare, quatre ans plus tard, avoir tout le temps ou souvent utilisé l'intelligence artificielle au cours des 12 derniers mois pour s'informer sur la parentalité (34%). À titre comparatif, cette proportion est proche de celle observée pour les podcasts ou émissions dédiées, et nettement supérieure à celle enregistrée pour plusieurs autres canaux préexistants, comme les livres ou magazines spécialisés (24%), les applications spécialisées (22%), les vidéos ou chaînes YouTube (17%) ou encore les forums et groupes de discussion en ligne (14%).

DES PRATIQUES D'INFORMATION PLUS NUMÉRIQUES À SINGAPOUR ET EN COLOMBIE

Au sein de deux pays, les outils numériques se révèlent nettement plus utilisés que la moyenne de l'échantillon :

- **À Singapour** (+18 pts par rapport à la moyenne de l'échantillon pour les réseaux sociaux, +24 pts pour les vidéos ou chaînes YouTube et +15 pts pour les forums ou groupes de discussion en ligne). Cette surreprésentation semble s'opérer au détriment des échanges hors ligne avec d'autres parents, des professionnels de crèche ou des professionnels de santé, ces trois canaux affichant des scores inférieurs à la moyenne de l'échantillon.
- Ainsi qu'en **Colombie** (+12 pts pour les réseaux sociaux, +15 pts pour l'intelligence artificielle et +17 pts pour les vidéos ou chaînes YouTube).

A contrario, l'intelligence artificielle est nettement moins utilisée par les parents interrogés **aux Etats-Unis**.

Se fait ainsi jour dans les discours **une normalisation progressive de l'IA dans les postures éducatives**, mobilisée pour des conseils et besoins pratiques, au point que certains parents déclarent parfois entretenir **une relation épistolaire avec ce nouvel interlocuteur**. L'IA s'inscrit donc dans une logique de délégation, prenant en charge une partie des décisions parentales.

« Et j'ai développé, j'en parle en rigolant, une relation épistolaire avec ChatGPT. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

« L'IA, je l'utilise régulièrement sur pas mal de questions du quotidien. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« Franchement, si j'avais pas eu ChatGPT, je pense que j'aurais été perdu dans les premiers jours. » (Damien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Il est par ailleurs intéressant de noter, qu'au-delà de sa fonction informationnelle, **l'IA se trouve investie par les parents d'un rôle de soutien émotionnel, voire d'un rôle de psychologue**, notamment pour réguler ses micro-doutes, apporter un regard extérieur (difficulté à allaiter, rejet de la mère par l'enfant, etc.).

« C'est mon psy, gratuit. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

L'étude montre que l'IA tend ainsi à occuper une fonction de coach éducatif, en délivrant des conseils éducatifs et en apportant un soutien psychologique à certains parents rencontrés.

En tant que copilote, l'extension des usages de l'IA tend à s'appliquer à l'ensemble des micro-décisions du quotidien.

Santé de l'enfant : suivi des symptômes, respect des délais entre les prises de médicaments, inquiétudes diverses liées à l'état de santé.

« Encore ce matin je lui ai posé des questions en lien avec mon fiston, sur un peu tout, dès que ça va pas, s'il a un peu de fièvre, les médicaments, comment les espacer. Sur ses repas, je me posais la question s'il pouvait manger des tripes, et bon, c'est pas fortement conseillé. Enfin, voilà, sur tout, vraiment sur tout. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

Alimentation : diversification alimentaire, gestion des refus (notamment du biberon et de l'allaitement), rythmes alimentaires.

« Par exemple aussi, sur l'alimentation, à quel moment on peut commencer à lui donner de la charcuterie. Je sais qu'aujourd'hui, je crois que c'est jusqu'à deux ans et demi, on ne peut pas lui en donner. À part les saucisses Knacki qui ne sont pas vraiment de la charcuterie. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Organisation du quotidien : mise en place des routines (notamment le coucher), idées d'activités / de jeux.

« Je crois que ça a été le prompt le plus long de ma vie, j'ai parlé sur le même prompt pendant à peu près 15 jours, autour du sommeil. Mon fils est rentré dans la phase des terreurs nocturnes. Les premiers cauchemars, etc. Et j'avais peur de mal faire. Je décrivais les symptômes, il pleure de cette manière-là, je fais ça, qu'est-ce que t'en penses ? Est-ce que tu vois d'autres choses à faire et tout ça ? Et du coup, lui, il me proposait certains tips, des rituels du coucher, de comment on pouvait se relayer avec mon compagnon, etc. De petits tableaux, par exemple, à faire avec mon fils avant le coucher, etc. Des créations. Il m'a fait d'ailleurs un petit tableau que j'avais utilisé sur le rituel du coucher. Et donc ça, je trouve que c'est intéressant. Un, parce qu'il y a toujours le petit mot doux de tu fais bien pour ton fils, machin, etc. Enfin voilà, je trouve que c'est ultra rassurant. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Sécurisation des équipements : évaluation et comparaisons des produits de puériculture, de siège-auto.

« Par exemple, pour le siège auto. Au début, on avait acheté un siège auto et les normes avaient changé entre 2023 et 2024. Et en fait, le siège n'était pas du tout sécurisé. Pour les collisions frontales, ça allait. Mais pour une collision latérale, il avait quasiment 100% de chances d'être très grièvement blessé. Et le deep search m'a pas mal aidé pour faire un panel de tous les sièges du marché avec des crash tests, tout en ayant un prix raisonnable. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Communication et gestion des comportements : gestion des cris et des pleurs, reformulation des sanctions.

Sur ce point, on observe une volonté de trouver un équilibre entre parentalité positive et parentalité plus autoritaire.

« Des fois, je peux être un peu direct, et puis, je trouve que c'est pas mal de faire attention aux mots qu'on emploie, la manière dont on parle. Je demande à ChatGPT sur l'aspect sanction, comment dire 'Il faut que tu comprennes ton erreur pour que la prochaine fois sans être trop autoritaire'. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Je demandais comment gérer le fait qu'elle dise non sur tout. Il disait de prendre le temps de parler, d'écouter, de lui expliquer les choses. Ce n'est pas ce que je faisais toujours, mais voilà. Je l'utilise plutôt après avoir vécu le moment, pour mieux gérer la fois d'après. Sur le moment même, on est occupé. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)

Outils d'organisation et de planification : suivi des rendez-vous médicaux, des vaccins, etc.

« Il [ChatGPT] peut mettre un rappel. La nuit quand ça ne va pas, il note les réveils de mon fils si je lui demande, j'ai un suivi. Je n'ai pas besoin de me prendre la tête à écrire ou autre, c'est vraiment lui qui a tout. » (Mélanie, 34 ans, famille recomposée, 2 enfants)

« L'expertisation » croissante de la parentalité est aujourd'hui concurrencée par de nouvelles sources numériques. Et en effet, l'usage croissant de l'IA semble compenser **un espace laissé vacant par** :

Les professionnels (professionnels de santé, crèches, assistantes maternelles, etc.) dû à leur disponibilité limitée et la crainte de solliciter un expert pour des questions jugées trop mineures... **Contrairement à l'IA qui est perçue comme une ressource accessible en continu et gratuite.**

« Ça m'est arrivé sur la gestion de la colère, s'il y a des méthodes. Sur les soucis de propreté, pour trouver d'autres idées. Ou pour se rassurer sur la façon dont on fait les choses. La moindre question, on peut avoir de l'aide. Ça évite de se sentir seul, de se dire qu'on ne va pas déranger un professionnel de santé pour ça. Ça donne un angle pour savoir s'il faut consulter ou pas. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)

La parole des proches : publics non experts, peur d'être jugé par son entourage, isolement familial.



Les sites Internet et applications mobiles : l'IA permettant de bénéficier d'une pluralité de solutions et de choix en « un clic », contrairement à Google ou à certains contenus éditoriaux (blogs, articles).

« De base, j'utilise une recherche Google, mais en fait on arrive sur un milliard d'articles qui parfois se contredisent. En fait, aller sur une recherche Deep Search, par exemple avec Gemini, permet vraiment d'avoir un état plus large des possibilités. Bien sûr, en vérifiant les infos. Parce qu'évidemment, ChatGPT peut faire une erreur. Mais je pense que faire un deep Search, c'est vraiment intéressant pour avoir vraiment un peu tout ce qui est possible de faire et le cadre. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Et ce sont des conseils très pratico-pratiques. Il y a toujours plusieurs choix. Là où quand on consulte par exemple sur Google, si on arrive sur un blog, un article, bien souvent on a quand même un prisme qui est pris, il y a une directive qui est prise. Avec l'IA et notamment ChatGPT, on a accès à plusieurs choix qui n'ont pas d'importance. Là où par exemple si je consulte un site, parfois le site peut être orienté sur une telle typologie d'éducation. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

Ce recours important à l'IA semble aussi traduire le sentiment de désarroi que peuvent éprouver certains parents face à la multiplication des sources d'information et des acteurs prescripteurs (professionnels de santé, experts, influenceurs, entourage, médias spécialisés, etc.). Confrontés à une abondance d'informations et à des recommandations parfois contradictoires, ils peuvent éprouver des difficultés à identifier des repères clairs et fiables.

4. L'IA, vue par les parents comme un outil de régulation de l'anxiété

Il est par ailleurs intéressant de constater à quel point l'IA se trouve **investie d'une fonction de réassurance et de déculpabilisation**, permettant de :

- **S'assurer de « bien faire ».**

« ChatGPT que j'utilise pour me rassurer sur le fait que je suis une bonne maman, en fait. (...) Là où mon compagnon est beaucoup plus, on va dire, cool que moi, c'est sur les symptômes de maladie, où parfois j'ai peur, ou alors les premières chutes. Ça aussi, j'ai fait pas mal d'interactions avec ChatGPT. Il est tombé sur la tête, machin, etc. Est-ce que je dois m'alerter ? Et il me pose des questions où j'ai déjà la réponse. Est-ce qu'il saigne du nez ? Est-ce qu'il a perdu connaissance ? Est-ce qu'il mange ? Est-ce qu'il est inerte ? Non, non, non. Alors tu fais bien de rester en vigilance, mais il n'y a pas lieu de s'alarmer. Et ça, moi, ça me fait du bien, » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)

« Je ne prends pas pour vérité absolue ce que dit l'IA, mais je trouve intéressant de la consulter parfois. Ça permet de modérer le point de vue, d'apaiser les choses plutôt que de paniquer. Avant, on allait sur Google et Doctissimo et on s'inventait des maladies. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)

- **Bénéficier de réponses sans jugement** (favorisés par les biais de complaisance et de validation propres aux IA actuelles).

« Et comme l'IA nous dit globalement ce qu'on a envie d'entendre, ça fait du bien. » (...) Et ce sont des conseils très pratico-pratiques. Il y a toujours plusieurs choix. Là où quand on consulte par exemple sur Google, si on arrive sur un blog, un article, bien souvent on a quand même un prisme qui est pris, il y a une directive qui est prise. » (Camille, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant, enceinte du second)



La confiance au cœur du choix de la structure d'accueil

La transition vers la reprise d'une activité professionnelle, associée à la question du mode d'accueil apparaît souvent comme **un moment de bascule brutal pour les parents** : celui où l'enfant, encore perçu comme extrêmement vulnérable, doit être confié à un tiers. C'est pourquoi, le retour au travail, notamment autour des premiers mois de l'enfant, peut être difficile à vivre et jugé prématuré.

« Je trouve que c'est quand même tôt pour le laisser des journées entières. » (Manon, 31 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« Franchement c'était vraiment pas facile. C'est confier l'être qui compte le plus à vos yeux à quelqu'un dont vous avez à peine entendu parler, c'était très, très difficile. Au temps pour moi que ma femme, d'ailleurs. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

Le choix de la structure d'accueil des plus petits cristallise ainsi une tension centrale : elle doit à la fois rassurer, protéger et contribuer au développement de l'enfant tout en étant perçu comme un environnement potentiellement risqué. Ce choix n'est donc pas uniquement évalué sur ses performances objectives, mais sur un registre profondément émotionnel. **Les parents projettent leurs peurs les plus intimes** : peur de la négligence et de la maltraitance. Les faits divers jouent ici un rôle central, alimentant une méfiance latente : la structure d'accueil est jugée non seulement sur ce qu'elle fait, mais sur ce qu'elle pourrait mal faire.

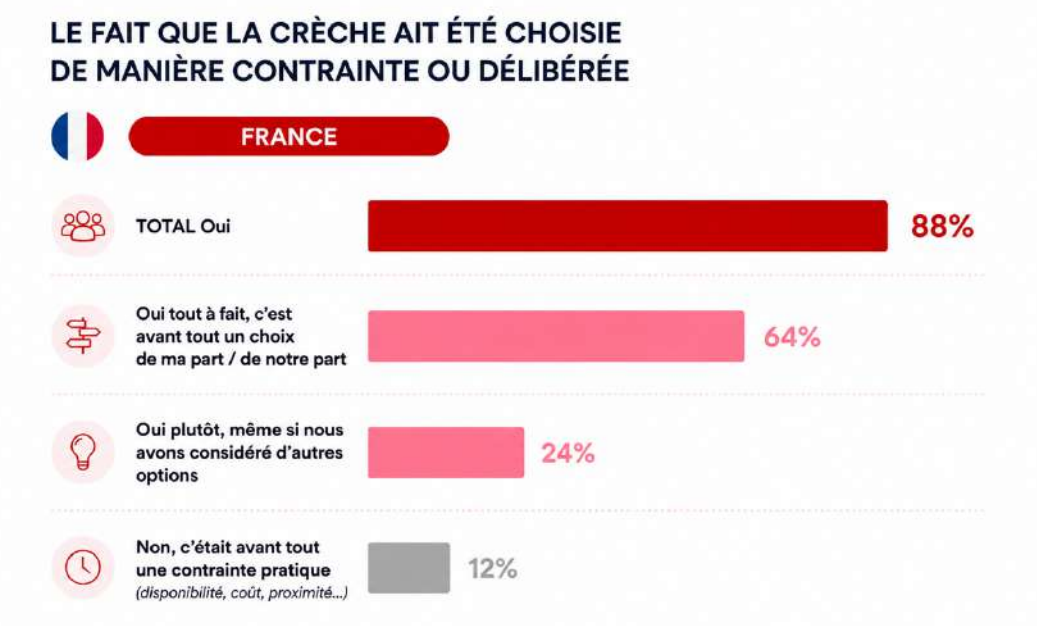
« Avec ce qu'on entendait à la radio, la télé, des histoires avec des assistantes maternelles ou des crèches où ça ne se passait pas bien, ça m'a traumatisé. » (Sébastien, 32 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« On a eu un exemple où Agathe avait une irritation, elle se plaignait d'avoir mal, on en a parlé à la crèche pour savoir s'il y avait eu quoi que ce soit. Parce qu'on ne sait jamais, il y a tellement de choses maintenant. Je pense qu'on se crée des peurs plus que ce qu'il y avait avant, à cause des médias. C'est compliqué. À la crèche, signaler quelque chose peut créer des suspicions alors qu'il n'y en a pas, c'est un peu malsain. On ne veut pas créer des tensions. Ce n'est pas simple non plus pour les pros, ce n'est pas qu'un enfant, il y en a plein d'autres à gérer. » (Jean-Baptiste, 35 ans, famille recomposée, 3 enfants)



1. La crèche, un modèle convoité et une institution refuge

Chez les parents interrogés, **l'inscription en crèche relève très majoritairement d'un choix délibéré** (pour 88%) plutôt qu'une réponse à des contraintes pratiques comme le coût, la disponibilité ou la proximité (12%). La crèche dispose en effet d'atouts très largement reconnus : le choix de la structure d'accueil s'impose ainsi même comme une évidence pour 64% des parents interrogés (20% seulement des interviewés ayant étudié d'autres solutions que la crèche)¹¹.



La crèche bénéficie d'une légitimité forte dans l'imaginaire parental. Elle apparaît comme une option désirable, difficile à obtenir :

- Les parents qui y ont recours dressent le portrait d'une structure jugée rassurante (environnement professionnel encadré, professionnels formés, capables d'accompagner l'enfant et les parents). Ces représentations positives contribuent de manière significative à orienter les parents vers le choix de la crèche pour leur enfant : 71% des parents interrogés ont fait ce choix en raison des conditions d'accueil (sécurité, horaires d'ouverture, fiabilité des horaires, etc.) et 51% pour l'encadrement des enfants par des professionnels de la petite enfance.

« On a vraiment eu une bonne crèche. On a eu une place un peu au dernier moment, après plusieurs commissions, on a fini par être pris. (...) C'est dommage qu'il n'y en ait pas plus en France, pas assez de places. On parle souvent de relancer la natalité, la crèche publique, c'est quand même quelque chose qui est vraiment une grande chance. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

- Les parents qui n'y ont pas accès, expriment leurs frustrations quant au système d'attribution des places en crèche – avec le sentiment parfois d'une certaine absurdité administrative – et face au manque de places disponibles.

¹¹ Rappelons ici que l'échantillon de l'enquête quantitative est composé de parents dont l'un des enfants est actuellement inscrit en crèche Babilou Family. Par conséquent, ces résultats ne traduisent pas les perceptions de parents d'autres structures d'accueil que la crèche ou des parents dont l'enfant est inscrit dans une autre crèche que celles du Groupe Babilou Family.

« On ne peut pas postuler en crèche pour la deuxième tant que je suis en congé parental. C'est ridicule. Si jamais je voulais anticiper et profiter du congé parental pour pouvoir la garder en attendant qu'elle ait une place en crèche, je ne peux pas candidater en crèche parce que je suis en congé parental. C'est une aberration. » (Benjamin, 39 ans, famille biparentale, 2 enfants)

« À partir de la rentrée, on espère qu'il soit pris en crèche quatre jours par semaine, on a fait une demande. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)

La crèche se trouve par ailleurs investie d'une fonction éducative qui traduit un changement de statut : **de solution de garde, à structure refuge de référence**. Trois axes de valorisation s'expriment ainsi dans les discours :

- **La crèche comme espace de socialisation** : il s'agit là d'un atout majeur unanimement évoqué. La crèche constitue en effet l'un des premiers lieux d'apprentissage du collectif, où l'enfant développe des compétences relationnelles perçues comme essentielles (interaction, partage). La socialisation apparaît d'ailleurs comme l'élément le plus valorisé par les parents au moment du choix pour ce type de structure d'accueil (79%).
- **La crèche comme lieu d'apprentissage**. La crèche se trouve en effet investie d'une fonction pédagogique¹², portée par des professionnels qualifiés, ce qui renforce sa crédibilité aux yeux des parents interrogés.
- **Une étape préparatoire à l'entrée dans le système scolaire**. La crèche s'inscrit aussi dans une logique de continuité, il s'agit d'une sorte « d'antichambre » de l'école, permettant de faciliter l'adaptation future de l'enfant aux normes scolaires.

« C'était tout naturel de vouloir la crèche, pour une intégration dès le début à un rythme en communauté, pour leur développement intellectuel, social. Autour de moi, j'ai constaté que les enfants chez la nounou, avec 3-4 enfants par foyer, ce n'est pas la même chose qu'en micro-crèche avec 10 ou 12 enfants. La diversité y est plus importante. Et je voulais un rythme d'arrivée, une prise en charge par plusieurs personnes. Je voulais que mes enfants comprennent qu'ils allaient avoir à faire à plusieurs personnes tout au long de leur vie. (...) C'est important aussi pour l'intégration à l'école, le respect des horaires, les temps de sieste, les dortoirs. Pour moi, la crèche, c'est vraiment les familiariser par rapport à l'école. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

« La crèche, on s'est dit que ça serait plus simple pour après, à l'école. Il aurait déjà joué avec des copains de son âge. » (Frédéric, 45 ans, famille homoparentale, 1 enfant)



¹² Notons toutefois que les parents ne mobilisent pas explicitement la notion de « projet pédagogique » dans leurs discours (voir partie suivante).

Mais ces attentes vis-à-vis des crèches comme espaces éducatifs et de socialisation coexistent avec une exigence tout aussi forte – et en apparence contradictoire – **d'attention individualisée**. Les parents souhaitent en effet que leur enfant bénéficie du collectif, sans en subir les effets négatifs. Dans ce contexte, la crèche idéale est pensée comme un espace maîtrisé : **ni trop grande (risque de dilution), ni trop petite (manque de stimulation)**. C'est précisément pour cela que des formats comme les micro-crèches ou les MAM (Maisons d'Assistants Maternelles) apparaissent idéales.

« Les points positifs, dans mon cas, c'est le côté micro-crèche, on n'est pas sur des structures de 25 ou 30 enfants. Éléonore est dans une micro-crèche où ils sont 12 enfants maximum, tous mélangés. Ils font accueil jusqu'à 4 ans, donc même les enfants qui ont commencé l'école peuvent réintégrer la crèche le mercredi. Elle peut revoir les enfants partis à l'école, et elle va en retrouver à l'école en septembre, ça fait un relais. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

UN CHOIX POUR LA CRÈCHE ASSUME, PORTÉ AU SEIN DE L'ENSEMBLE DES PAYS PAR LA RECHERCHE DE SOCIALISATION POUR SON ENFANT

Au sein de l'ensemble des pays, le recours à la crèche est un choix réfléchi. Selon les échantillons nationaux, entre 77% de parents aux **Pays-Bas** et 98% en **Colombie** déclarent avoir fait le choix de la crèche de manière délibérée.

La socialisation de l'enfant apparaît comme le principal facteur motivant le recours à la crèche. Si cet accueil est unanimement valorisé pour les opportunités de vie en collectivité qu'il offre, des spécificités nationales émergent néanmoins :

- **En Colombie et en Suisse** : les parents accordent autant d'importance à la socialisation qu'à la stimulation du développement et de l'éveil ;
- **À Singapour** : la socialisation est citée au même niveau que l'encadrement des enfants par des professionnels de la petite enfance

2. Le projet pédagogique : un angle mort dans les propos recueillis

Les parents rencontrés parlent très peu de pédagogies alternatives ou même d'approches éducatives structurées lorsqu'ils évoquent la crèche. Ce silence ne signifie pas que ces dimensions sont inutiles, mais qu'elles ne constituent pas des critères de premiers choix. Pour les parents rencontrés, **les priorités sont ailleurs : proximité, confiance, disponibilité, qualité de la relation avec les professionnels en crèche**.

En réalité, les attentes pédagogiques existent, mais sous une forme implicite : les parents attendent que la crèche contribue à l'éveil, au développement et à l'apprentissage des règles. De fait, 59% des parents déclarent avoir fait le choix de l'inscription en crèche pour la stimulation du développement et de l'éveil de l'enfant, contre 28% pour le « projet éducatif » (soit un différentiel important de 31 points). Sur ce point, nombreux sont les besoins exprimés vis-à-vis d'une crèche qui « accompagne », qui explique, qui fournit des repères sur l'alimentation ou le développement, sans que les parents conceptualisent nécessairement cette idée en termes de « projet pédagogique ». A l'inverse, dans d'autres pays européens, la dimension éducative des jeunes enfants en crèche, occupe une place centrale, y compris dans la manière de désigner les professionnels de la petite enfance, considérés comme des *teachers* (vs des auxiliaires de puériculture en France).

« Et ensuite, nous, sur l'accompagnement de la vie quotidienne, c'est principalement la crèche. On l'a mis à la crèche, il avait un peu plus de 6 mois, je crois. Et en fait, ils nous accompagnent vraiment bien. Quand on a des questions sur ce qu'il doit manger, ils nous fournissent des documents pour nous aider. Mais effectivement, avoir un document dès le premier jour, je trouve ça hyper intéressant. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

LE PROJET PÉDAGOGIQUE, UN CRITÈRE MOINS DÉTERMINANT DANS LE CHOIX DE LA CRÈCHE EN FRANCE

La France se distingue comme le pays où le critère du projet éducatif pèse le moins dans la décision d'inscrire son enfant en crèche : il est cité par 28% des parents interrogés, contre 36% en moyenne dans les autres pays, et jusqu'à 43% **aux Pays-Bas** et 55% **en Colombie**.



Si les témoignages évoquant la dimension pédagogique des crèches apparaissent à l'état de trace, **la crèche reste pensée comme un espace de stimulation continue, où l'enfant doit pouvoir bénéficier d'activités adaptées à son âge**, et dès les premiers mois. Les propos de Valérie – mère interrogée dans le cadre de cette enquête – sont assez éclairants. Ils traduisent le refus d'une prise en charge perçue comme passive, disqualifiant en creux une vision purement fonctionnelle de la garde, réduite aux besoins primaires de l'enfant, au profit d'une approche plus globale intégrant l'éveil et l'autonomie. De ce point de vue, **la présence d'un jardin ou la diversité des jeux en extérieur sont perçus comme des éléments déterminants : il ne s'agit pas uniquement de considérer le positionnement affiché par la crèche, mais d'en apprécier aussi la traduction dans les pratiques.**

« Les enfants passent plus de temps à la crèche qu'à la maison. Ce que j'attends, c'est vraiment un développement, par le jeu, par les activités proposées, par le projet pédagogique. Le choix des crèches s'est fait aussi par rapport au projet pédagogique, par rapport au fait qu'il y ait un jardin, aux jeux proposés à l'extérieur. Je pars du principe qu'un enfant de cinq mois ou deux ans, il doit avoir des activités. C'est pas juste un mode de garde où on les pose quelque part, on leur donne à manger et on les fait dormir. Je suis très regardante par rapport aux choix d'activités. C'est important pour moi que l'enfant ne soit pas toujours dans un transat, qu'il soit sur un tapis d'éveil. On ne met pas un enfant sur une petite chaise pour lui donner de la compote s'il ne sait pas encore se tenir assis. Les crèches que j'ai choisies ne se positionnent pas principalement Montessori, mais j'ai repéré pas mal de jouets inspirés Montessori. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

3. La relation aux professionnels : socle de confiance et point de bascule de l'expérience

Au-delà des infrastructures et du projet pédagogique, la qualité de la relation avec les professionnels structure très nettement l'expérience en crèche :

- Lorsque l'expérience en crèche est jugée satisfaisante, la crèche est décrite comme un espace d'accompagnement, **voire un prolongement de la sphère familiale**. Les professionnels deviennent alors des figures de référence, capables de rassurer, d'expliquer, de guider. Rappelons en outre que les parents ayant participé à l'enquête quantitative en France identifient les échanges avec les professionnels de crèche comme le premier canal d'information sur la parentalité (73% de citations), soit un niveau supérieur aux professionnels de santé (64%) ou aux autres parents (63%).
- Ce lien paraît d'autant plus important qu'il **répond à un besoin profond de réassurance**, en particulier lorsqu'il s'agit de son premier enfant (sentiment de solitude, manque de repères, « overdose » informationnelle). Les professionnels en crèche viennent ainsi compléter et structurer les connaissances parentales en apportant de la légitimité et une expertise. C'est aussi la raison pour laquelle les changements fréquents de professionnels en crèche peuvent être sources d'inquiétude pour les parents.

« Honnêtement, je pense qu'elles doivent être bien formées. Là, vraiment, c'est un plaisir de discuter avec elles le soir quand je viens le chercher. (...) Parfois aussi, elles prennent l'initiative en disant que c'est vrai qu'en ce moment il ne mange pas trop telle chose, peut-être que vous pouvez lui proposer ça en plus. Elles nous font des recommandations. Par exemple, on trouvait qu'il mangeait beaucoup pour son gabarit et son âge. Et en fait, finalement, c'était normal. 100 grammes de pâtes, je croyais que c'était beaucoup, enfin, c'est une portion d'adulte. Et en fait, c'est ce qu'ils mangent. » (Théophile, 27 ans, famille biparentale, 1 enfant)

« Ça se passe bien. Il y a eu des changements d'auxiliaires de puériculture, donc ça a été un peu compliqué à un certain moment, surtout pour la petite. Il y a eu deux changements. Ce n'était pas toujours évident au tout début. » (Yasmine, 30 ans, famille biparentale, 4 enfants)



- A l'inverse (et de façon plus marginale), **dès que le personnel apparaît débordé, distant ou peu impliqué**, les perceptions vis-à-vis des crèches basculent immédiatement vers une critique forte, voire un rejet.

« Elle avait une place en crèche, mais ça ne se passait pas très bien, les professionnels étaient un peu débordés il y avait trop d'enfants, c'était une crèche d'entreprise un peu hybride qui ne fonctionnait pas bien. » (Jérôme, 36 ans, famille biparentale, 2 enfants)

Certains parents vont plus loin et manifestent **un engagement fort vis-à-vis de la crèche** : à la fois dans les échanges quotidiens que dans les temps collectifs proposés par la structure et dans les marques d'attention adressées aux professionnels (offrir des cadeaux par exemple). Ce type de discours met plus fondamentalement en avant une recherche de proximité avec les professionnels en crèche. Dans ce contexte, les moments de transmissions ne sont pas envisagés comme de simples échanges informationnels, mais comme **le support d'une relation plus large, alimentée par des conversations informelles, voire une certaine familiarité**.

« Je suis très investie dans les transmissions, dans tout ce qui est partage du quotidien. Je parle facilement. On parle de ce qu'on a fait le week-end, des vacances. Je prends beaucoup de nouvelles. Je suis la première à faire des cadeaux quand il y a un personnel de crèche qui a une grossesse, qui a accouché, je lui apporte des chocolats à Pâques, à Noël. Pour l'anniversaire de ma fille, je ramène des petits cadeaux à tous les enfants, des ballons. Je participe beaucoup. Je m'organise professionnellement pour être disponible pour les ateliers, ils les font à 7h30, 8h, ou après vers 17h30, 18h, 18h30. Ce sont des ateliers où les parents sont invités à participer. J'ai toujours eu la chance de pouvoir m'organiser pour y participer. » (Valérie, 39 ans, famille recomposée, 3 enfants)

Ce profil de parents n'est toutefois pas universel tant il semble doté en ressources organisationnelles. Cette capacité à se rendre disponible pour les ateliers, à entretenir un lien de suivi avec l'équipe, à multiplier les signes d'attention suppose du temps et de la souplesse professionnelle. Ce type d'implication, très valorisé dans le discours, n'est donc pas nécessairement accessible à tous les parents.

Conclusion

Au terme de cette enquête se dessine une parentalité en recomposition, faite d'arbitrages, d'ajustements et de tensions permanentes. Les parents français apparaissent à la fois très investis et souvent insécurisés, pris entre la volonté de « bien faire », la pression des normes éducatives et le besoin de respecter le rythme propre de leur enfant. Dans ce paysage, l'éveil occupe une place paradoxale : rarement formulé comme un projet explicite, il irrigue pourtant l'ensemble des pratiques parentales. Derrière les préoccupations de sécurité, de sommeil, d'alimentation ou de santé, se joue une même aspiration : aider l'enfant à grandir, à explorer, à entrer en relation, à gagner en autonomie et à construire sa confiance.

C'est cet investissement parental qu'il convient aujourd'hui de mieux reconnaître et soutenir. Dans un contexte de recul de la natalité, encourager les naissances ne peut pas seulement consister à alléger le coût matériel de l'enfant : cela suppose aussi de rendre la parentalité plus soutenable, en donnant aux parents des repères, du temps, des relais et la certitude que les premières années de leur enfant seront accompagnées. Plusieurs initiatives institutionnelles et travaux récents montrent que la question de la natalité tend déjà à se déplacer : il ne s'agit plus seulement d'inciter à avoir des enfants, mais de créer les conditions concrètes permettant aux parents de se projeter sereinement dans la parentalité.



Marion Chasies-Parot, Directrice d'expertise
Mirabelle Barbier, Directrice d'études
Marie-Agathe Deffain, chargée d'études senior
Elyse Mercier, chargée d'études

Fondé en 1938 par le sociologue Jean Stoetzel, l'Ifop est pionnier de la méthode des sondages et premier à déployer en France une enquête d'opinion publique.

Au fil des ans l'Ifop s'est développé à la fois en Europe, aux Etats-Unis et en Chine, comme spécialiste incontournable de la connaissance des consommateurs et des citoyens, pour devenir un groupe multi-expertises intégrant Sociovision, Occurrence, Deep Opinion et Brain Value.

Convaincu que ce sont les gens qui font bouger le monde, et animé par la passion de l'humain, la culture de l'expertise, l'exigence d'objectivité et le sens de l'investigation, le groupe Ifop se donne la mission de se connecter aux gens et, en décryptant leurs attentes, attitudes et comportements, accompagne ses clients de façon globale pour trouver les ressorts leur permettant de créer de la valeur et tracer le chemin d'un futur positif.



Everything starts with people